PRIX : 20 FRANCS.



SPIROU

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

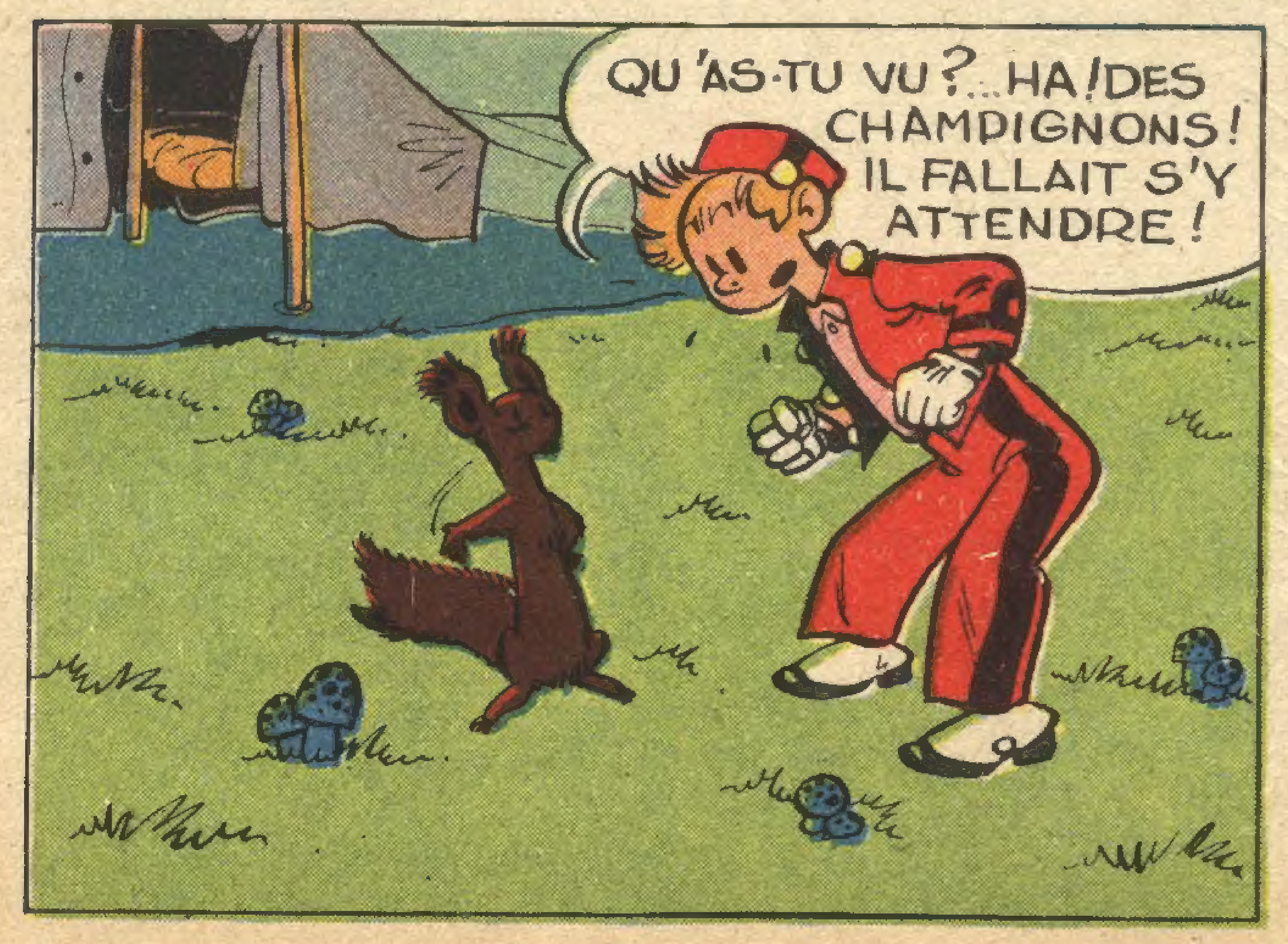
14e ANNEE. — N° 664. — 4 JANVIER 1951. — 24 PAGES.







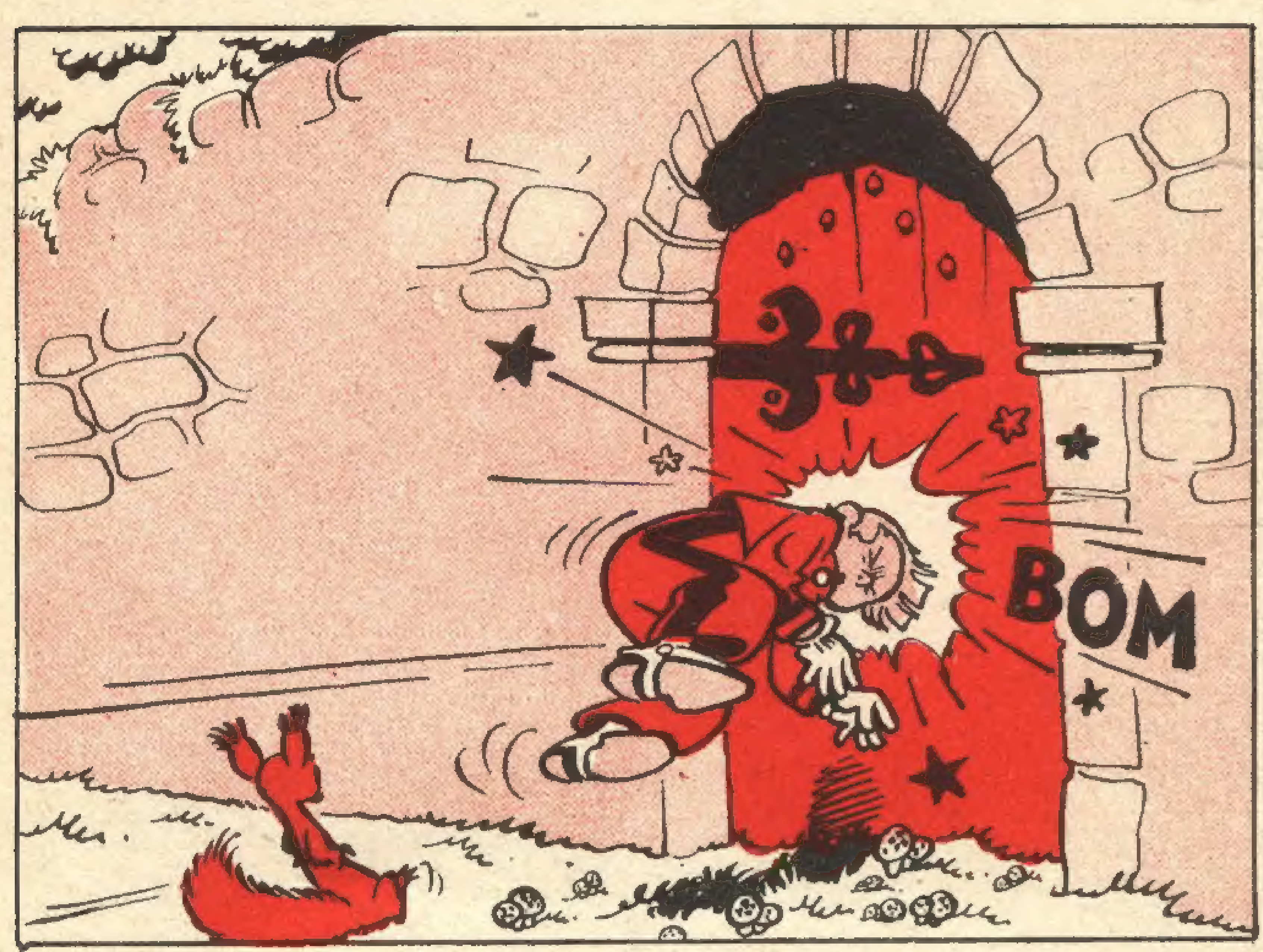


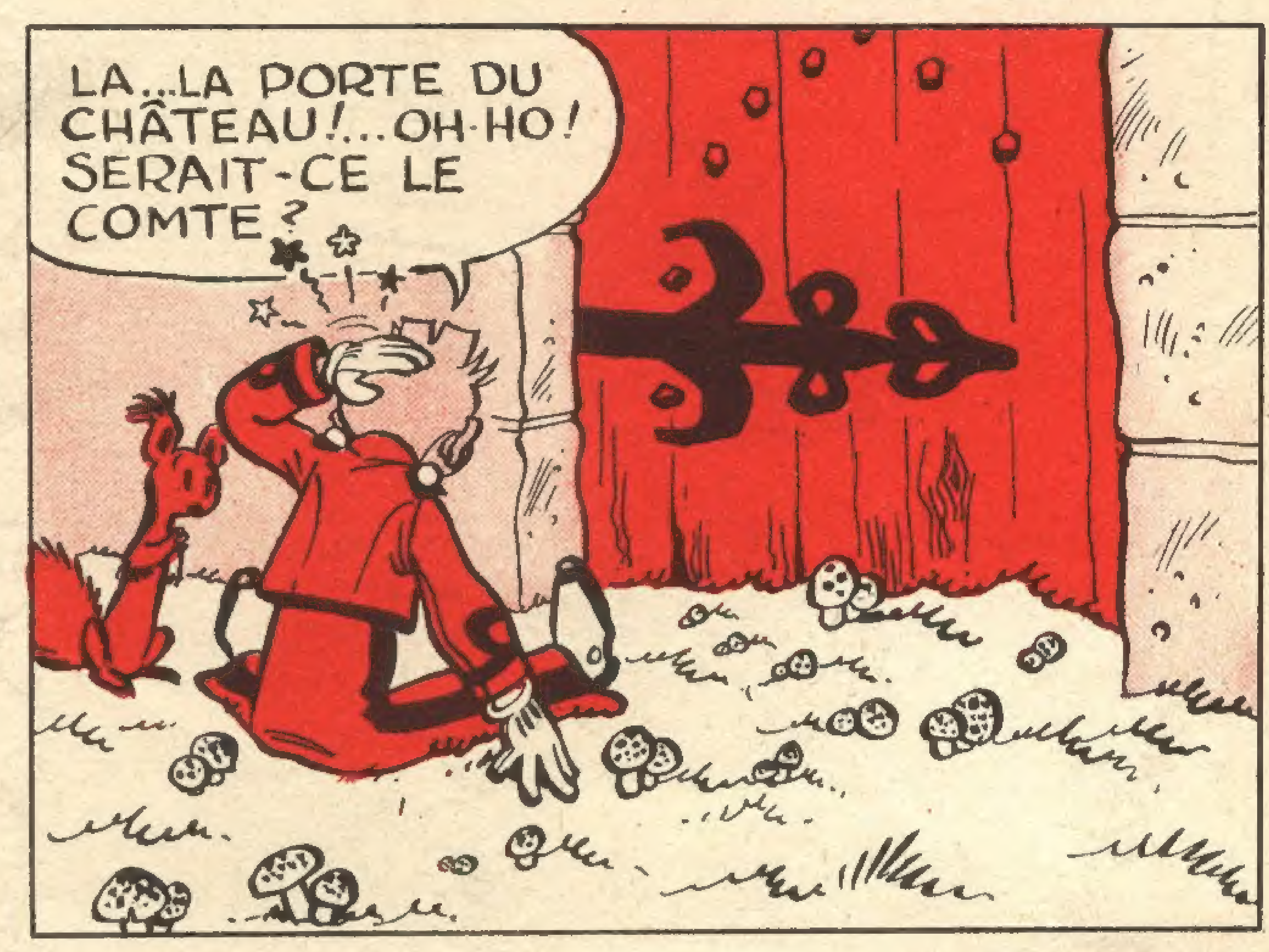


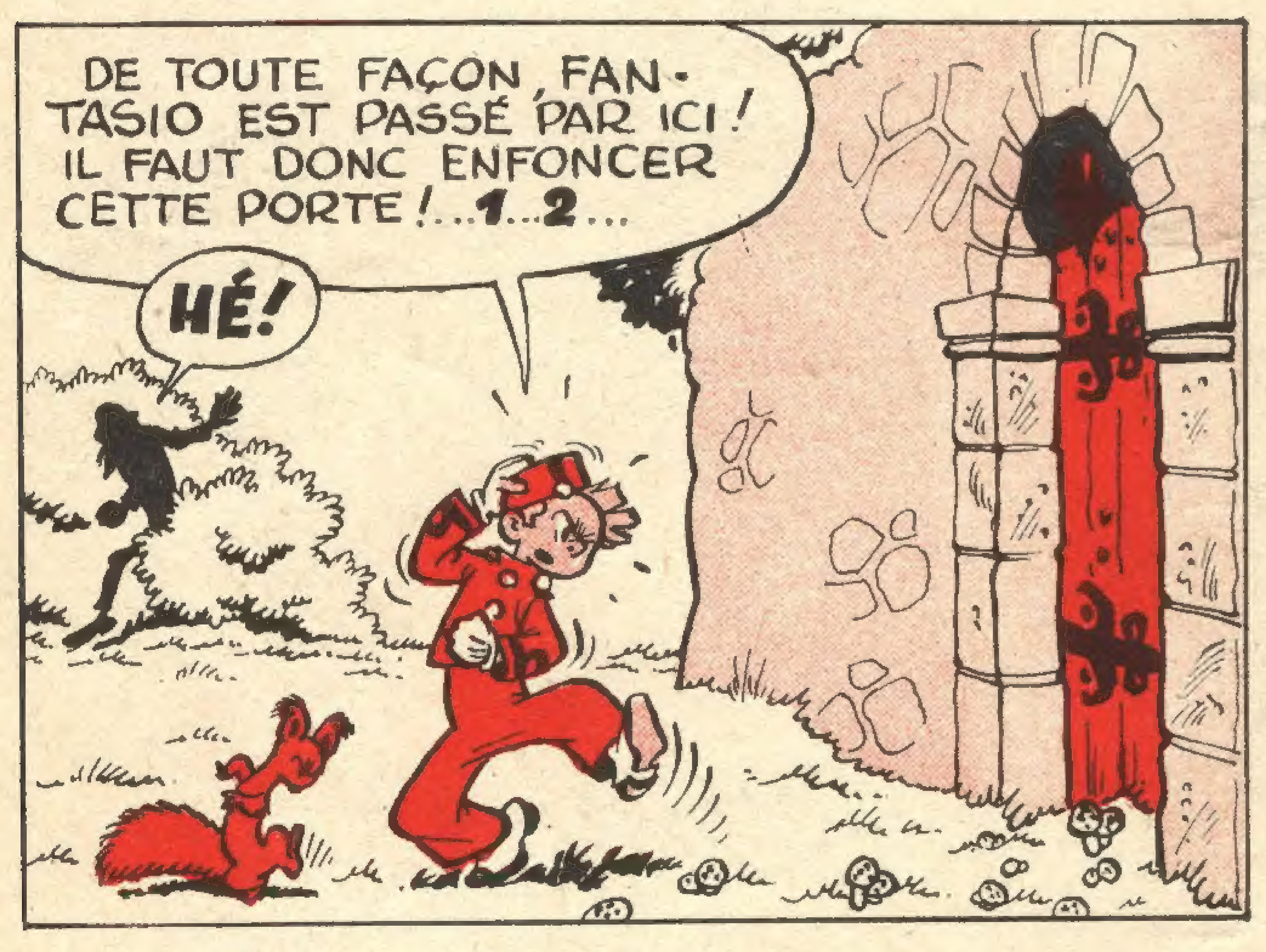


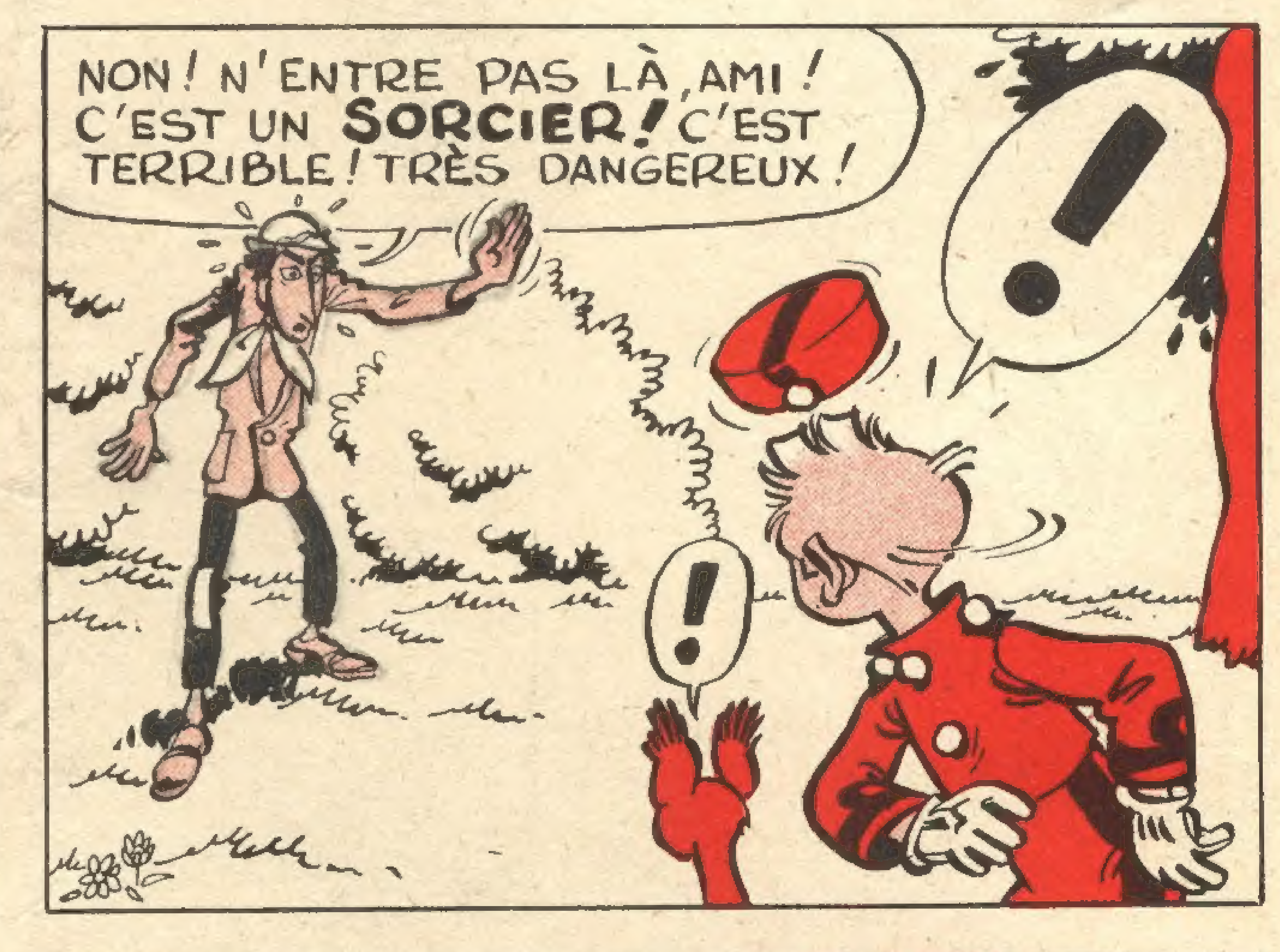

HÉ BIEN, EN AVANT ! CES CHAMPIGNONS NOUS CONDUIRONT TOUT DROIT AU RAVISSEUR DE NOTRE PAUVRE AMI !!


NE PERDONS PAS LA PISTE DES YEUX, SPIP ! ET EN VITESSE ! J'AI HÂTE DE DIRE DEUX MOTS À L'AUDACIEUX QUI....

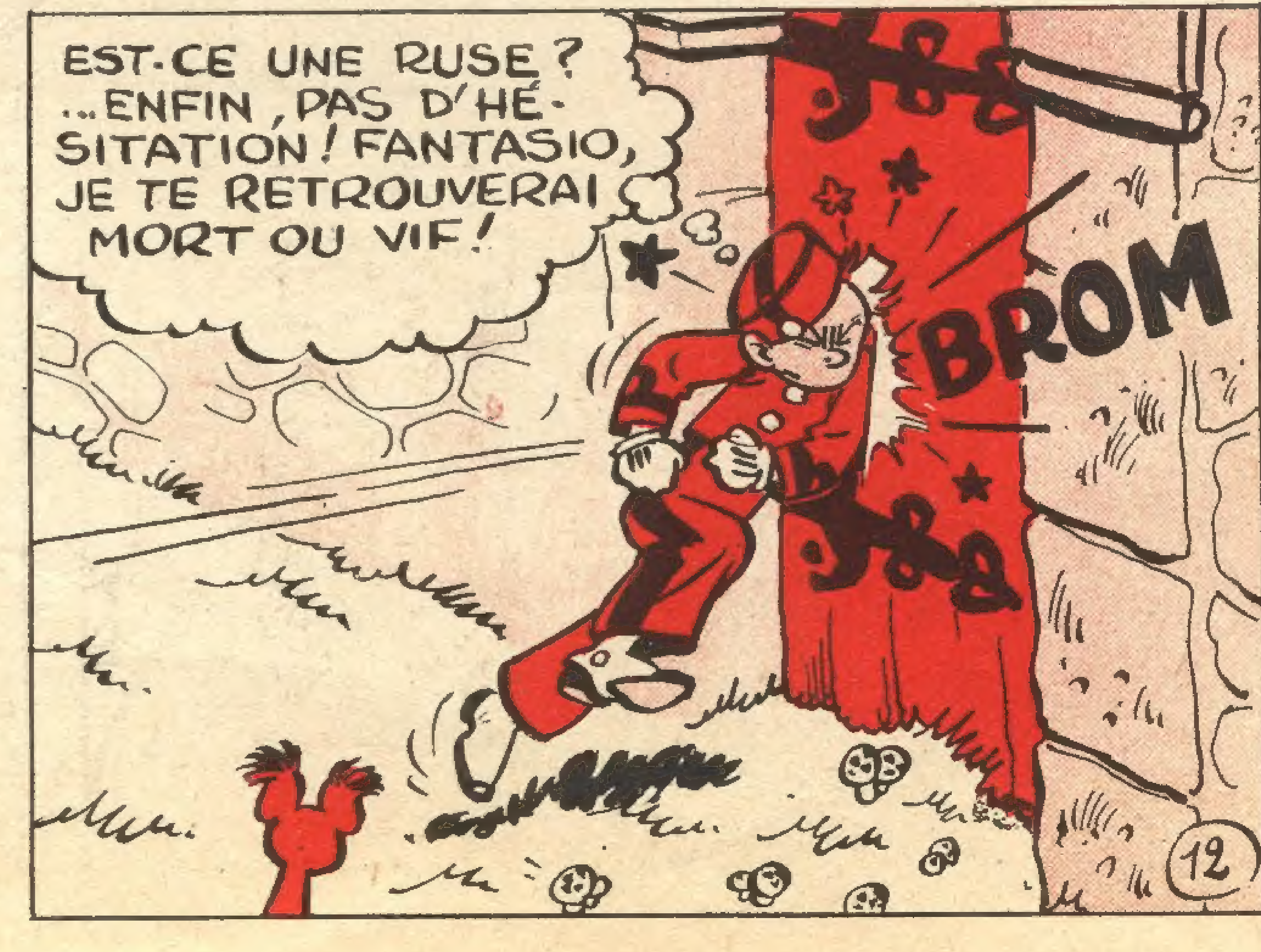

BOM


LA...LA PORTE DU CHÂTEAU !...OH-HO ! SERAIT-CE LE COMTE ?


DE TOUTE FAÇON, FANTASIO EST PASSÉ PAR ICI ! IL FAUT DONC ENFONCER CETTE PORTE !...1...2...
HÉ !


NON ! N'ENTRE PAS LÀ, AMI ! C'EST UN **SORCIER !** C'EST TERRIBLE ! TRÈS DANGEREUX !
!
!


TU ES AVERTI ! FUIS LE SORCIER ET SES CHAMPIGNONS !
MINUTE ! ATTENDEZ ! EXPLIQUEZ MOI !....

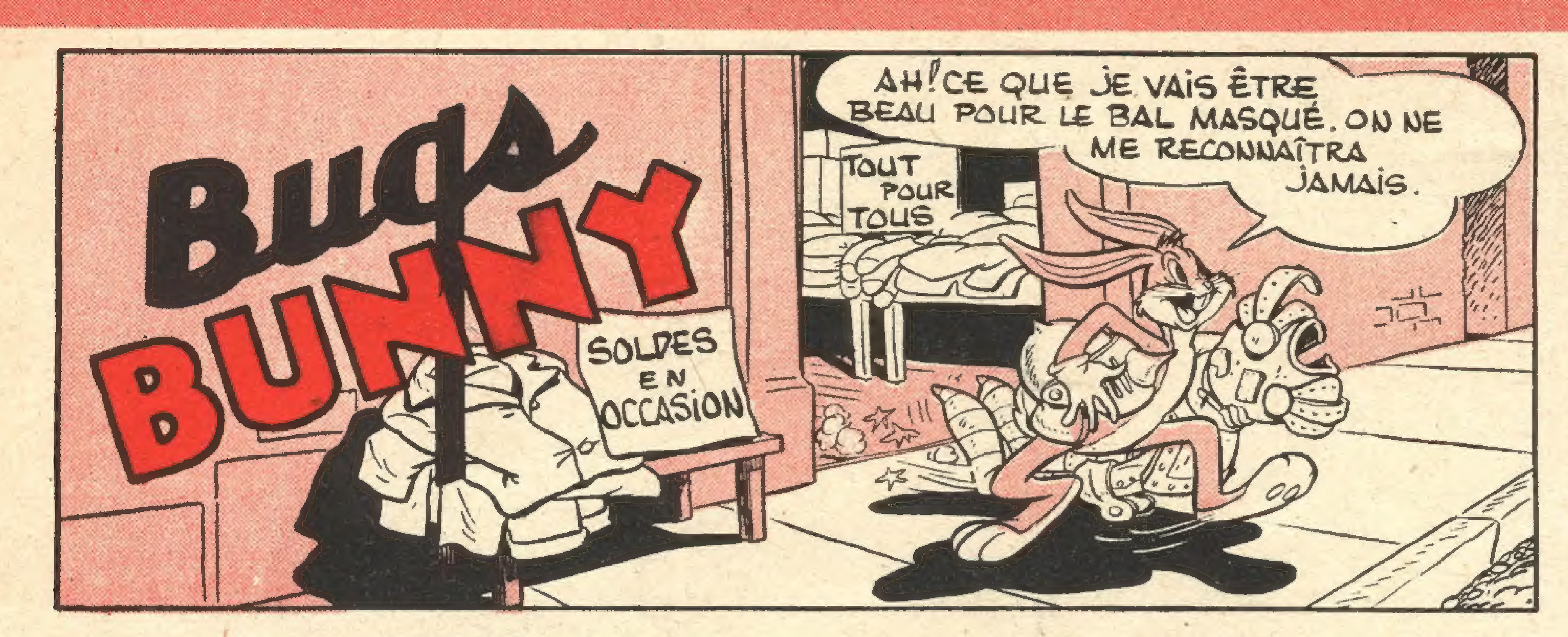

EST-CE UNE RUSE ? ...ENFIN, PAS D'HÉSITATION ! FANTASIO, JE TE RETROUVERAI MORT OU VIF !
BROM

Le serpent rampe. L'hirondelle vole. Le lièvre court. La puce saute. Le poisson nage... Non, ce n'est pas un exercice de grammaire. Mais, vous l'aviez sans doute déjà remarqué, c'est une constatation concernant la façon de se déplacer des animaux. Ainsi, par exemple, moi, je grimpe aux arbres. Eh bien ! le sanglier, lui, il ne grimpe pas. Et c'est très bien ainsi : vous vous rendez compte l'effet que ça ferait de voir un sanglier se balader dans les frondaisons ? Ou de voir une autruche creuser des galeries dans le sol, à la façon de la taupe? Ce ne serait agréable ni pour elle ni pour nous. Les animaux circulent chacun à leur manière, qui est le mieux adaptée à leur constitution physique. Et, de temps à autre, ils se livrent à des émigrations en masse. Et c'est d'ailleurs le sujet de l'article que « SPIROU » publie cette semaine : « Les Animaux se déplacent ». Lisez-le, vous verrez que c'est passionnant.



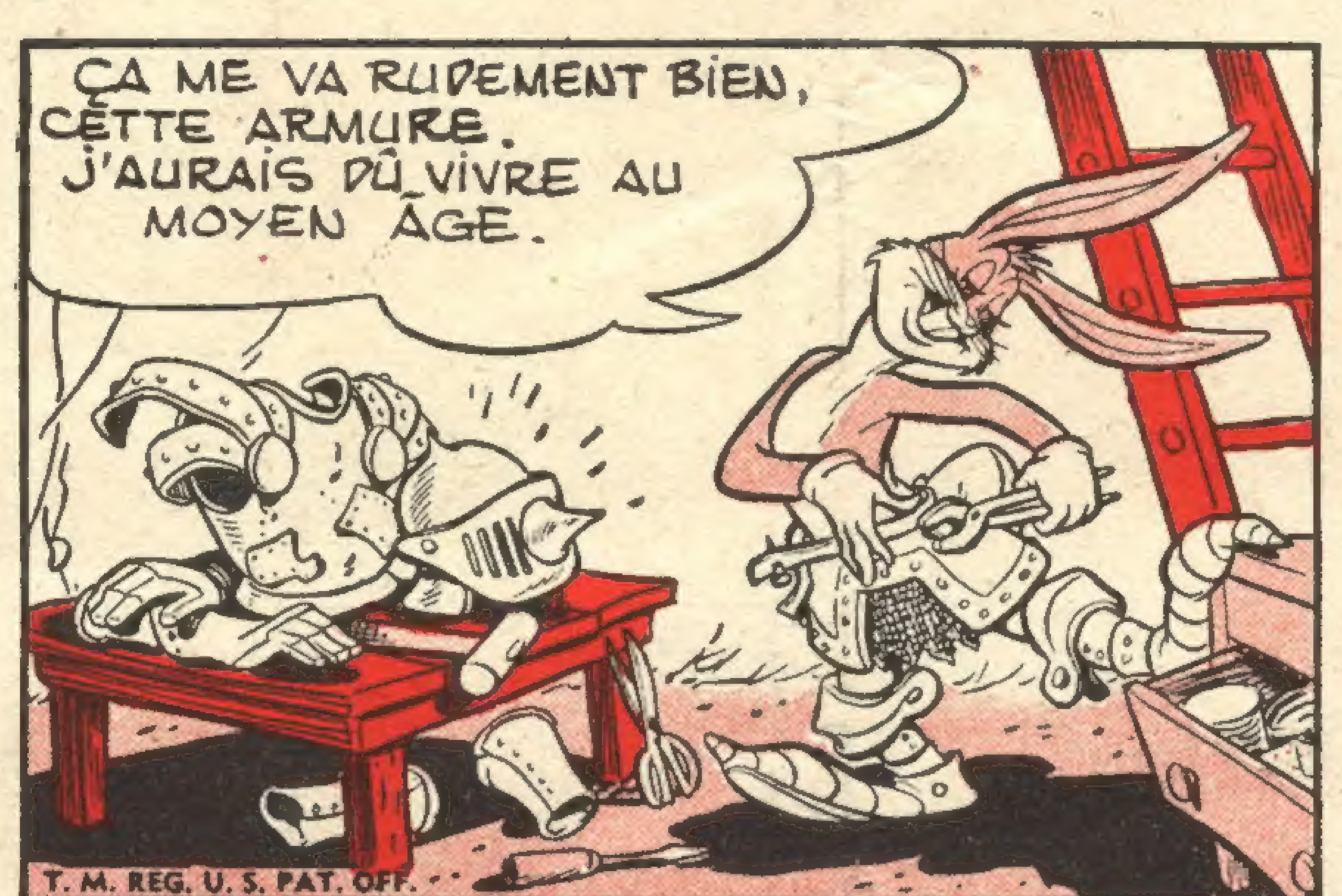
SPIP.





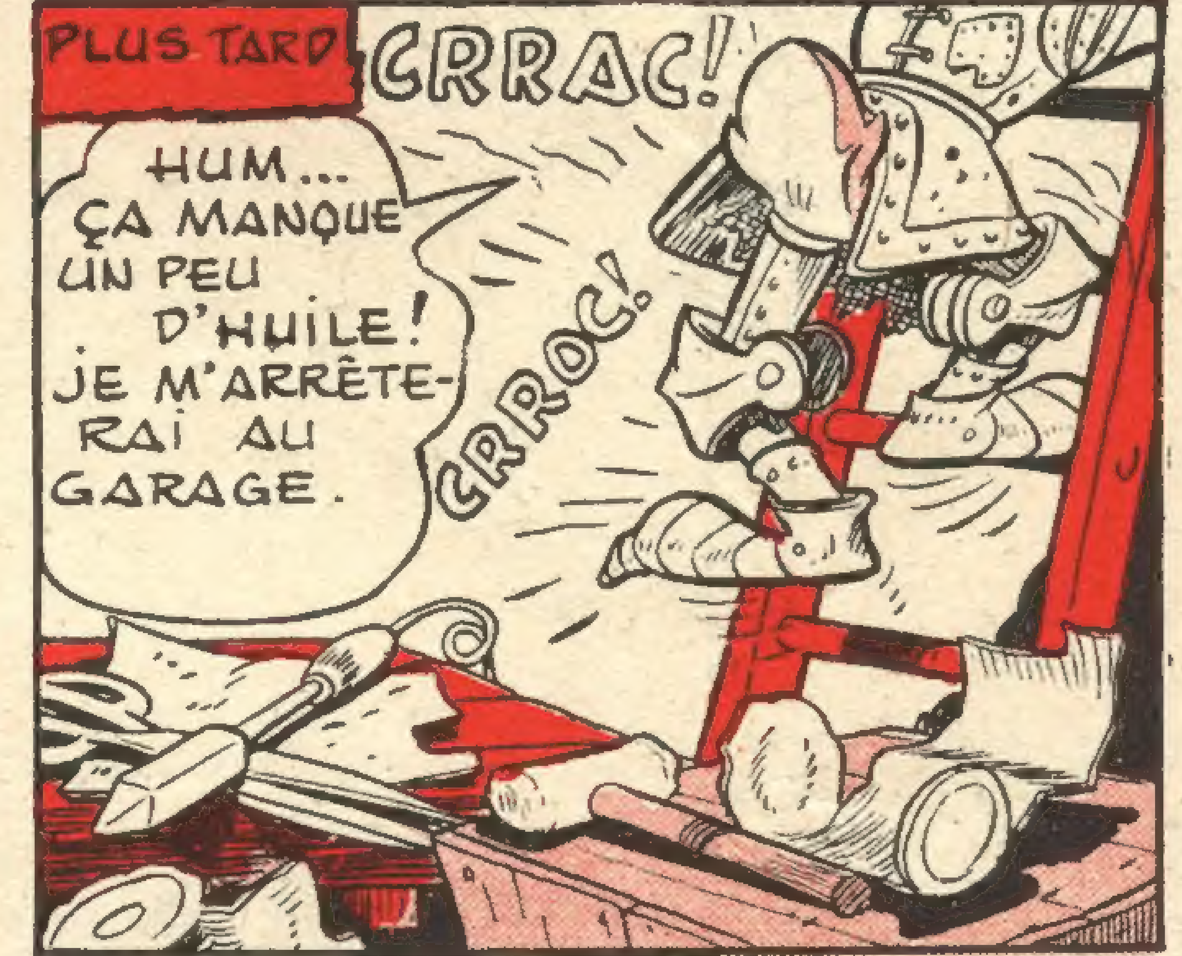


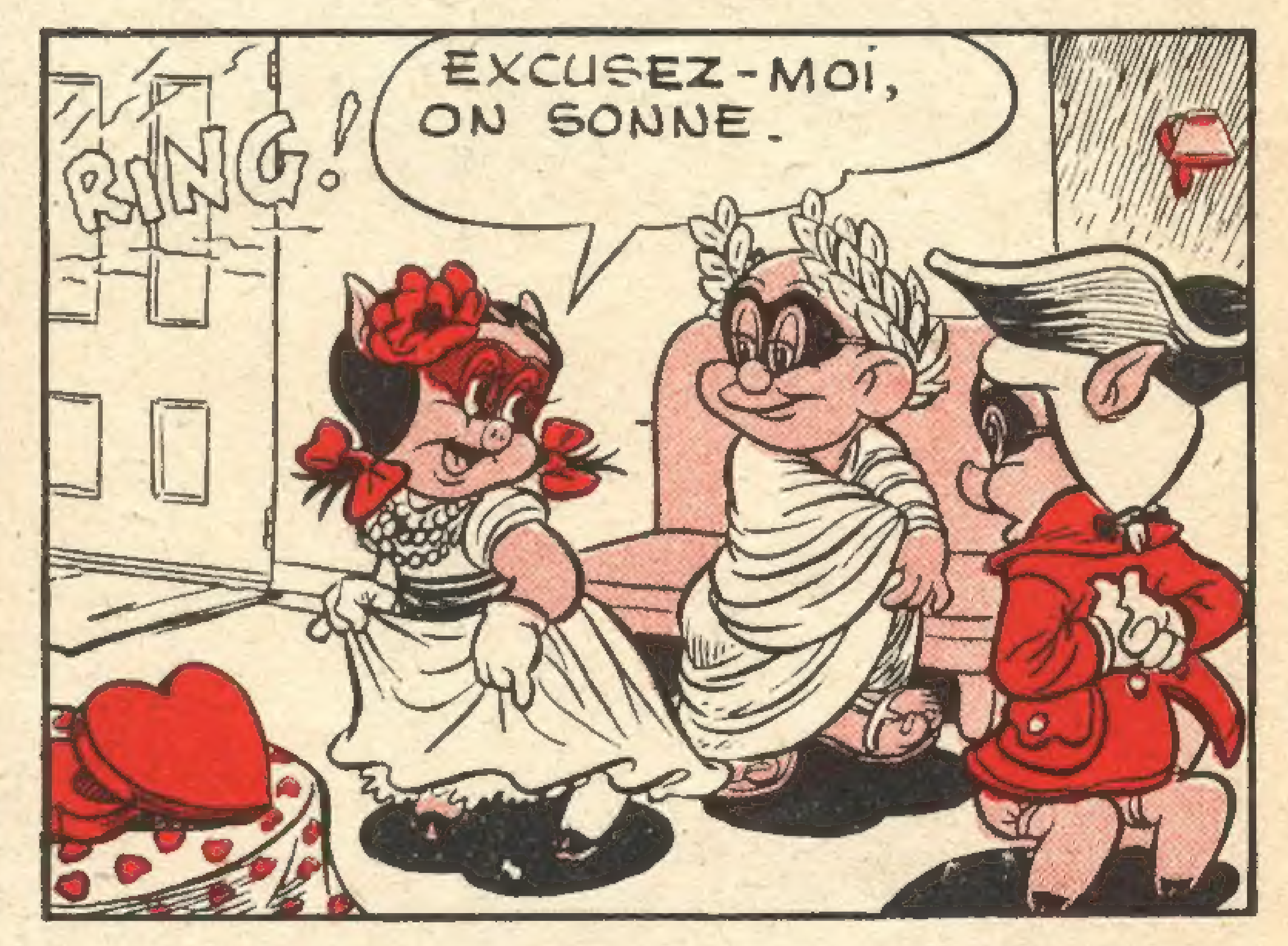






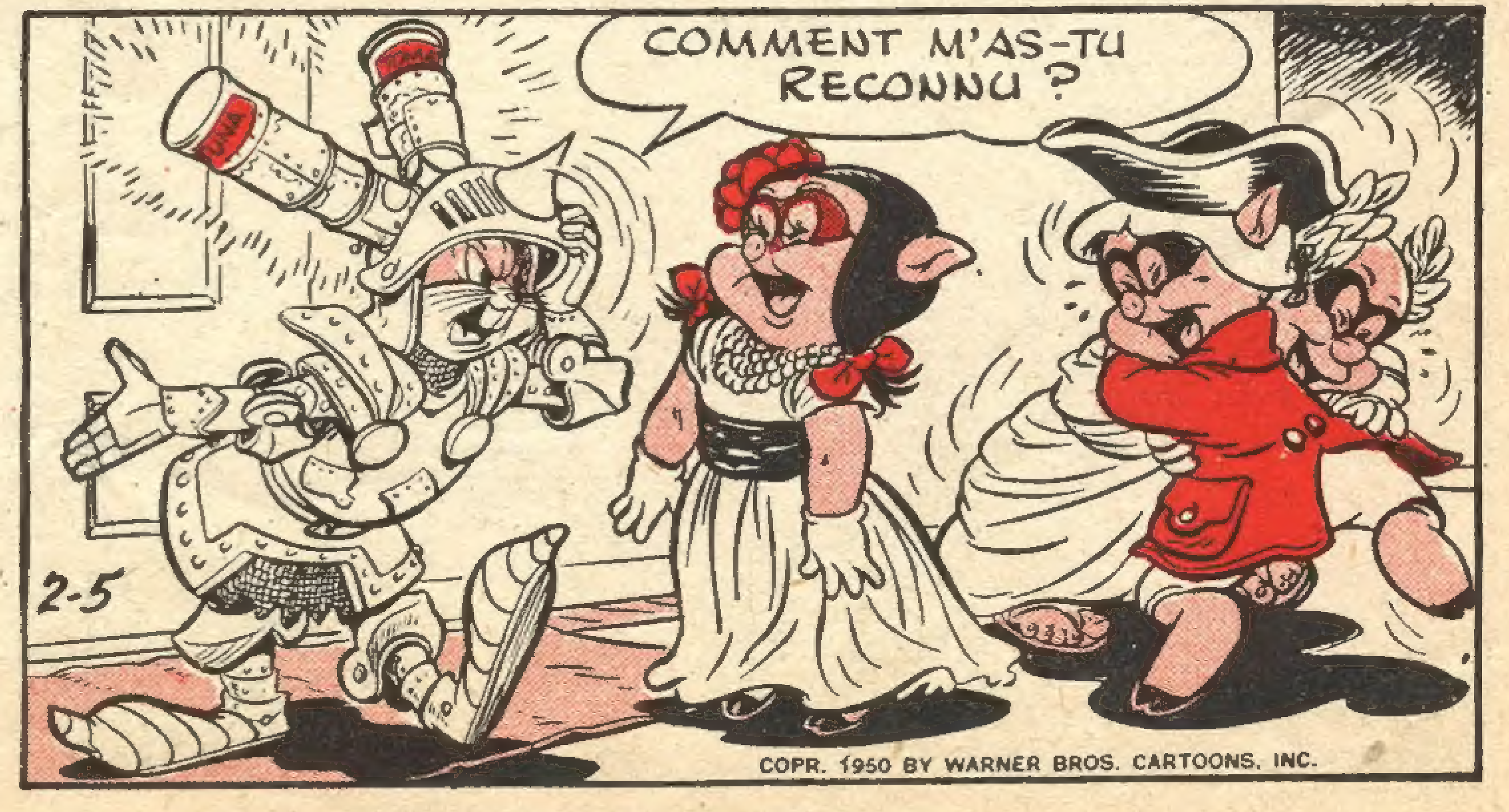












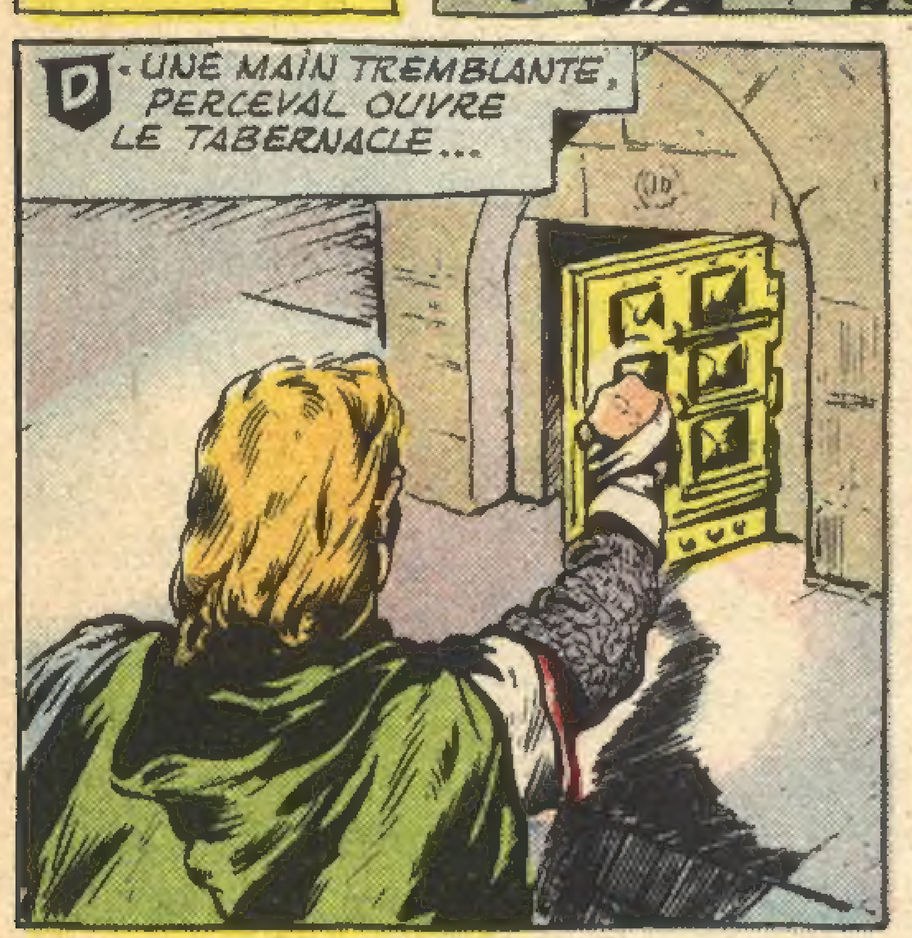
La légende de Perceval

LES HOMMES DE KLINGSOR, TERRORISÉS, PRENNENT LA FUITE, ABANDONNANT LE MONASTÈRE, DEVANT LEQUEL PERCEVAL ET SA MÈRE DEMEURENT IMMOBILES EN PROIE À LA PLUS PROFONDE ÉMOTION...

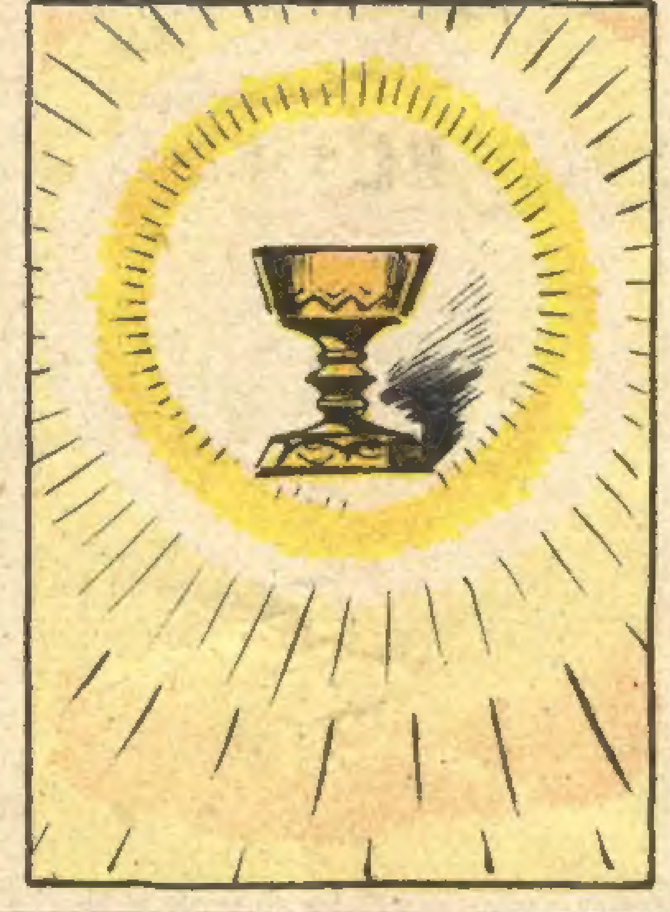


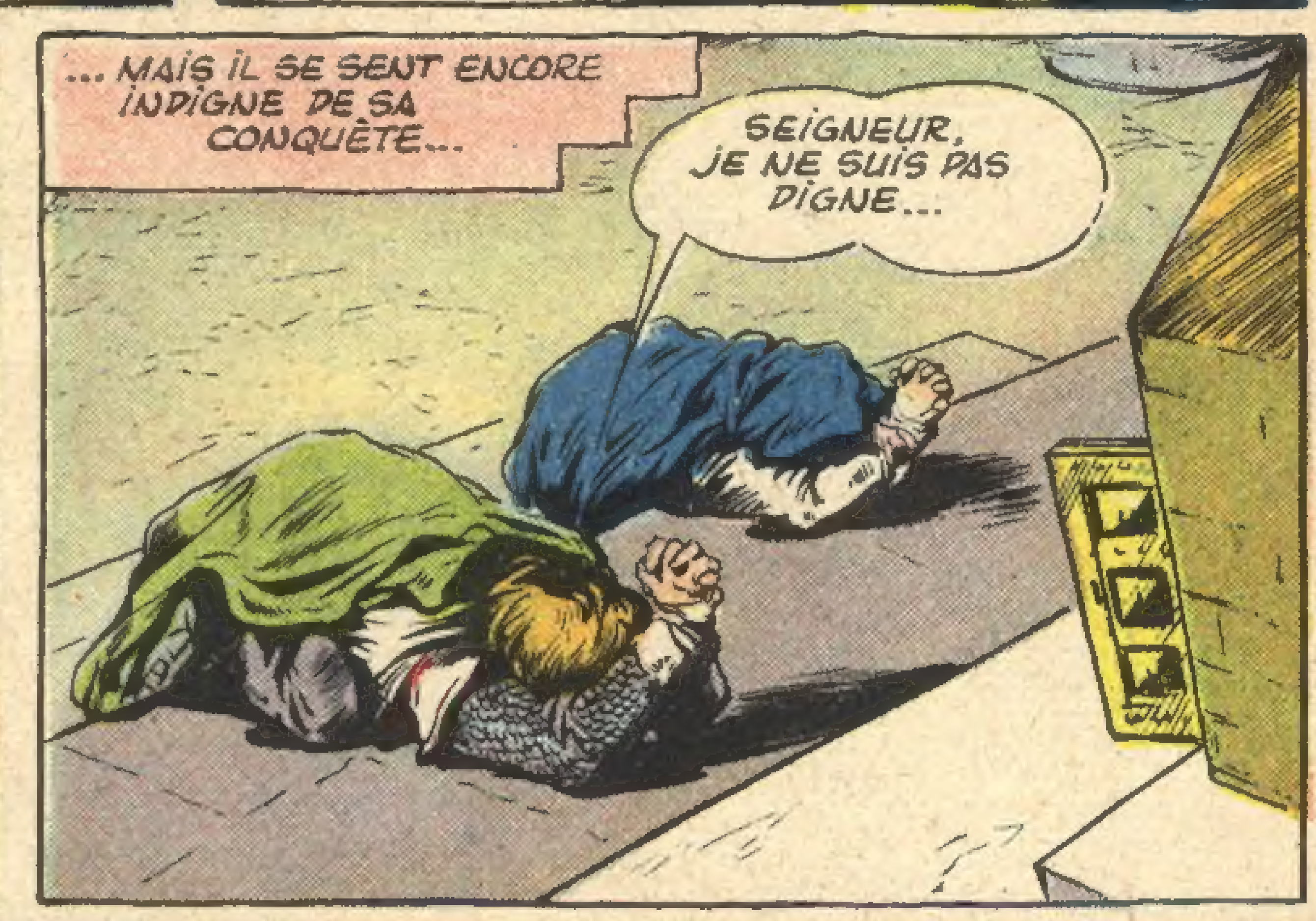


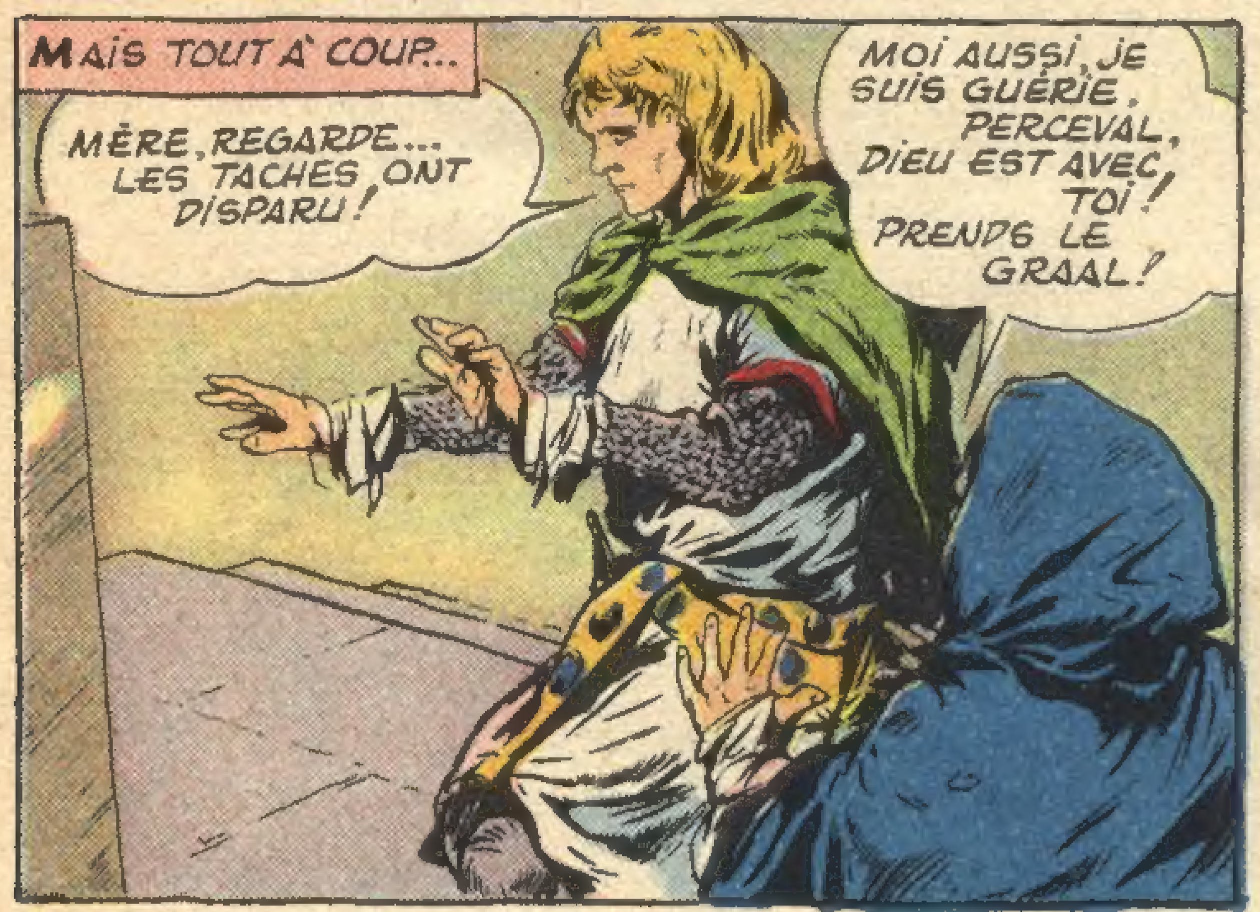




...ET LE SAINT-GRAAL, ÉCLATANT DE LUMIÈRE, APPARAÎT DEVANT SES YEUX TEL QU'IL LE VIT AUTREFOIS, EN UNE FULGURANTE VISION, DANS LE CHÂTEAU PATERNEL. AYANT VAINCU TOUTES LES TENTATIONS, PERCEVAL A ACCOMPLI SA MISSION SACRÉE...

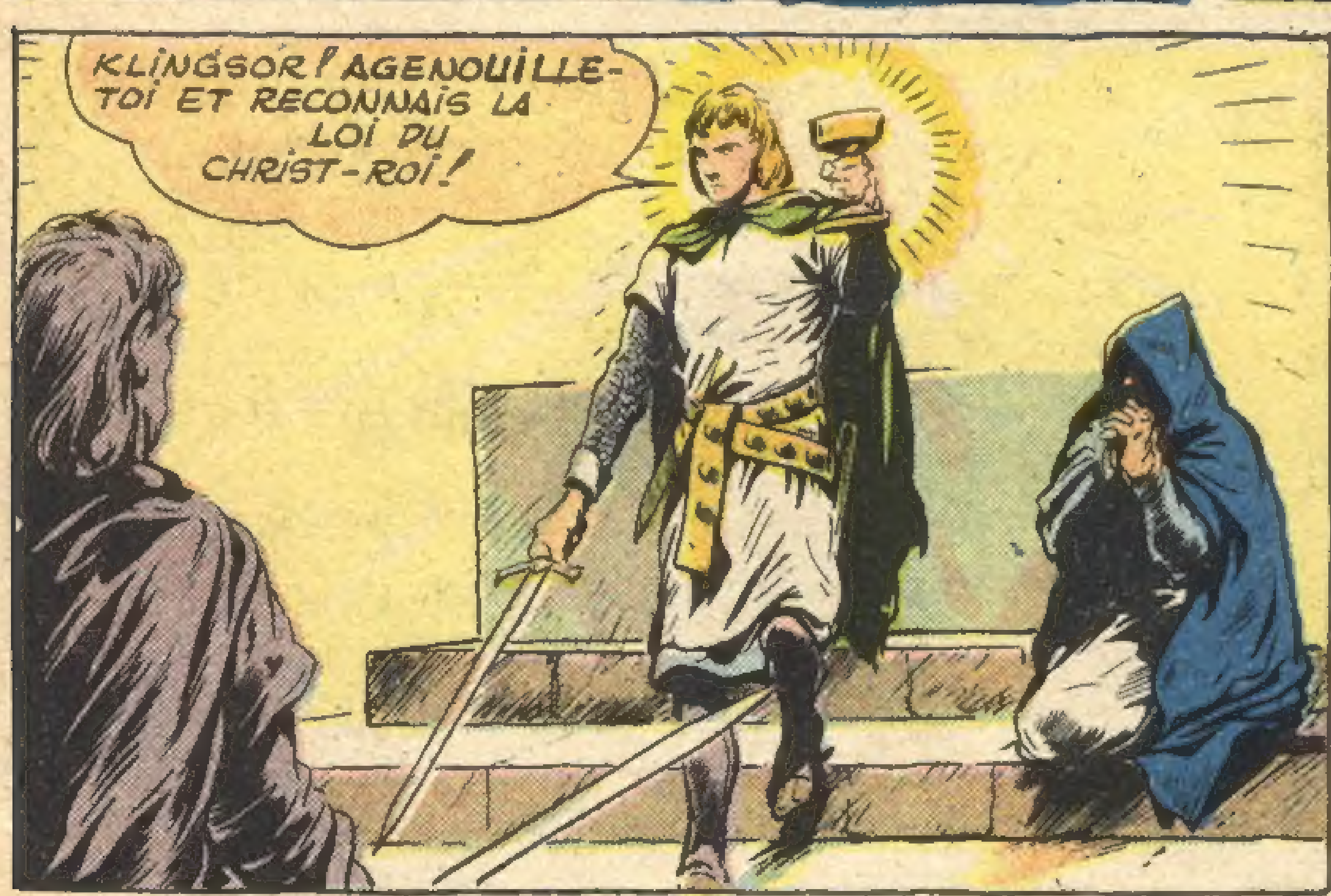










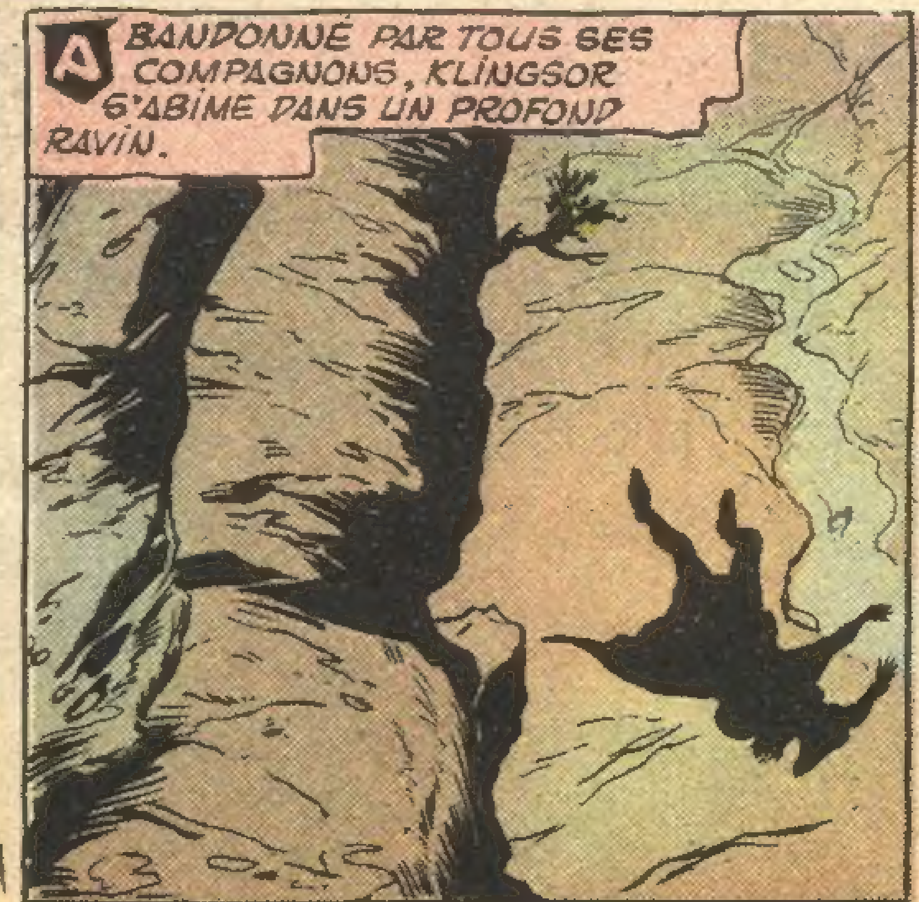












UNE VIEILLE LÉGENDE GÉNOISE RACONTE QUE LE SAINT CALICE, APRÈS AVOIR CONNU DE MULTIPLES ET TÉNÉBREUSES AVENTURES, RETOMBA AUX MAINS DES INFIDÈLES. EN 1101, UN CAPITAINE GÉNOIS LE RETROUVA DANS LES RUINES D'UN TEMPLE ASIATIQUE, LE RECUEILLIT RELIGIEUSEMENT ET L'EMMENA DANS SA VILLE NATALE, OÙ IL SERAIT ENCORE CONSERVÉ AUJOURD'HUI.

FIN.



RESUME :

Jacques et sa sœur Lucy-Ann passent leurs vacances à Craggy-Tops, chez l'oncle de leurs amis Philippe et Dinah. En pleine nuit, les garçons ont surpris Jo-Jo, le domestique nègre, qui revenait à bord de son bateau. L'homme se met à leur poursuite. Ils s'échappent par le souterrain récemment découvert et aboutissent dans les caves de l'habitation. Plus tard, ils découvrent la retraite d'un nommé Bill Smugs, qui devient bientôt leur grand ami. Ayant vogué en sa compagnie, à bord de son bateau, Jacques prétend avoir aperçu un Grand Pingouin sur l'Ile de la Nuit. Un soir, le garçon remarque de mystérieuses lueurs sur la falaise : ayant escaladé les rochers, il tombe nez à nez avec Jo-Jo...

KIKI avait piqué l'oreille du Noir. Quand Jacques s'estima hors de danger d'être repris, il fit entendre un sifflement, puis il cria :

— Viens, Kiki ! Tu es un brave, Kiki !

Kiki se donna encore la satisfaction de piquer l'autre oreille du Nègre, puis s'envola dans la direction de son maître en riant aux éclats Mais une fois installé sur son épaule, il baissa la voix pour faire entendre un murmure gentil, et il frotta sa petite tête contre celle de son maître.

— Méfie-toi de Jo-Jo! lui recommanda Jacques. Ne t'approche jamais de lui. Il cherchera à te faire souffrir par tous les moyens. Je ne sais exactement ce que tu lui as fait, mais je me doute que ce ne doit pas être quelque chose de très agréable.

Quand il se retrouva dans la chambre de la tour, il éveilla Philippe.

— Je viens de me battre avec Jo-Jo, commença-t-il.

Et il lui raconta l'histoire des lumières.

— Les signaux en mer doivent provenir d'un bateau, je crois, dit-il encore. Mais ceux de la côte n'ont pas de sens à mes yeux. Jo-Jo m'a déclaré qu'il est sorti pour voir ce que c'était, mais il pense que ce sont des « choses » ! Ce n'est guère explicite ! Dieu ! que ton domestique est brutal ! Sans Kiki, je passais un vilain quart d'heure !

— Brave Kiki ! dit Philippe en regardant le perroquet qui se balançait sur son perchoir.

— Brave Kiki ! Brave Kiki ! répéta l'oiseau en redressant fièrement la tête.

— Ça suffit, Kiki ! lui ordonna Jacques. Tu vas réveiller tout le monde.

Et Kiki se tut.

Puis, Jacques se glissa sous les couvertures en murmurant :

— Je suis exténué ! Je crois que maintenant je pourrai dormir. Tout à l'heure, c'était impossible. Le sommeil ne voulait pas venir.

— Voilà ce que c'est de penser trop à l'Ile de la Nuit ! ironisa Philippe.

— Sans doute ! Mais j'y ai pensé pour deux nuits !

Hélas ! il ne dormait pas de cinq minutes qu'il rêvait d'un atlas, puis d'un bateau dans lequel il se trouvait, et enfin de Jo-Jo, qui apparaissait il ne savait comment, et le précipitait dans les flots...

Le lendemain matin, les enfants descendirent dans la cuisine avec un sourire de joie sur les lèvres. N'allaient-ils pouvoir manœuvrer seuls l' « Albatros » comme s'ils étaient les maîtres du bateau ?

Ils partirent aussitôt après le petit déjeuner, mais non sans avoir mis un peu d'ordre dans la cuisine. Jo-Jo était de très mauvaise humeur, et quand il vit les enfants s'éloigner, il fut sur le point de courir derrière eux pour dire deux mots à Jacques.

Pourtant, il n'en fit rien. Miss Polly le surveillait du coin de l'œil et lui avait donné beaucoup de travail pour ce matin. Il comprit que s'il abandonnait ses occupations pour aller se poster sur la route, miss Polly serait capable de le jeter à la porte. Il poussa un profond soupir et baissa la tête sur un grand tas de pommes de terre qu'il devait éplucher.

Les enfants purent se rendre chez Bill sans avoir à ruser...

Quand ils arrivèrent à la hutte de leur grand ami, celui-ci s'apprêtait à partir.

— Je vais à la ville, expliqua-t-il. J'ai besoin d'un marteau, de planches et de clous. Il ne faudrait pas qu'au beau milieu de la nuit la bicoque s'écroule sur ma tête! Cette nuit déjà, j'ai senti qu'elle bougeait dangereusement, et je crois qu'il est grand temps que je m'occupe d'elle. Est-ce que vous venez avec moi ?

— Non merci, répondit Jacques sans hésiter. Nous aimerions mieux sortir avec ton bateau. Tu vois, Bill, il fait si calme aujourd'hui. Il faut en profiter. Nous serons très prudents.

— Souviens-toi de ta promesse ! répondit Bill en regardant son jeune ami droit dans les yeux.

Mais l'enfant soutint son regard sans rougir.

— Nous n'irons pas loin, Bill ! Tu peux me croire.

— Soyez tranquille, Bill ! intervint alors Dinah. Jacques tiendra sa promesse.

Bill comprit que les enfants ne chercheraient pas à profiter de son absence pour faire des bêtises. Il se dirigea vers sa voiture sans plus faire d'allusion à la promesse des enfants.

Dès qu'il eut disparu, le quatuor courut vers la crique. Mais le bateau n'y était pas. Bill l'avait caché dans le repli de l'îlot où Philippe l'avait aperçut la première fois.

— Déshabillons-nous ! ordonna Jacques, qui joignait déjà le geste à la parole, nous devrons nager jusque là. Vous pensez bien que Bill ne laisse pas son bateau dans la crique quand il va en ville.

Les enfants se mirent en maillot et rassemblèrent leurs vêtements dans un sac en toile imperméable qu'ils possédaient. Philippe l'attacha autour de ses reins.

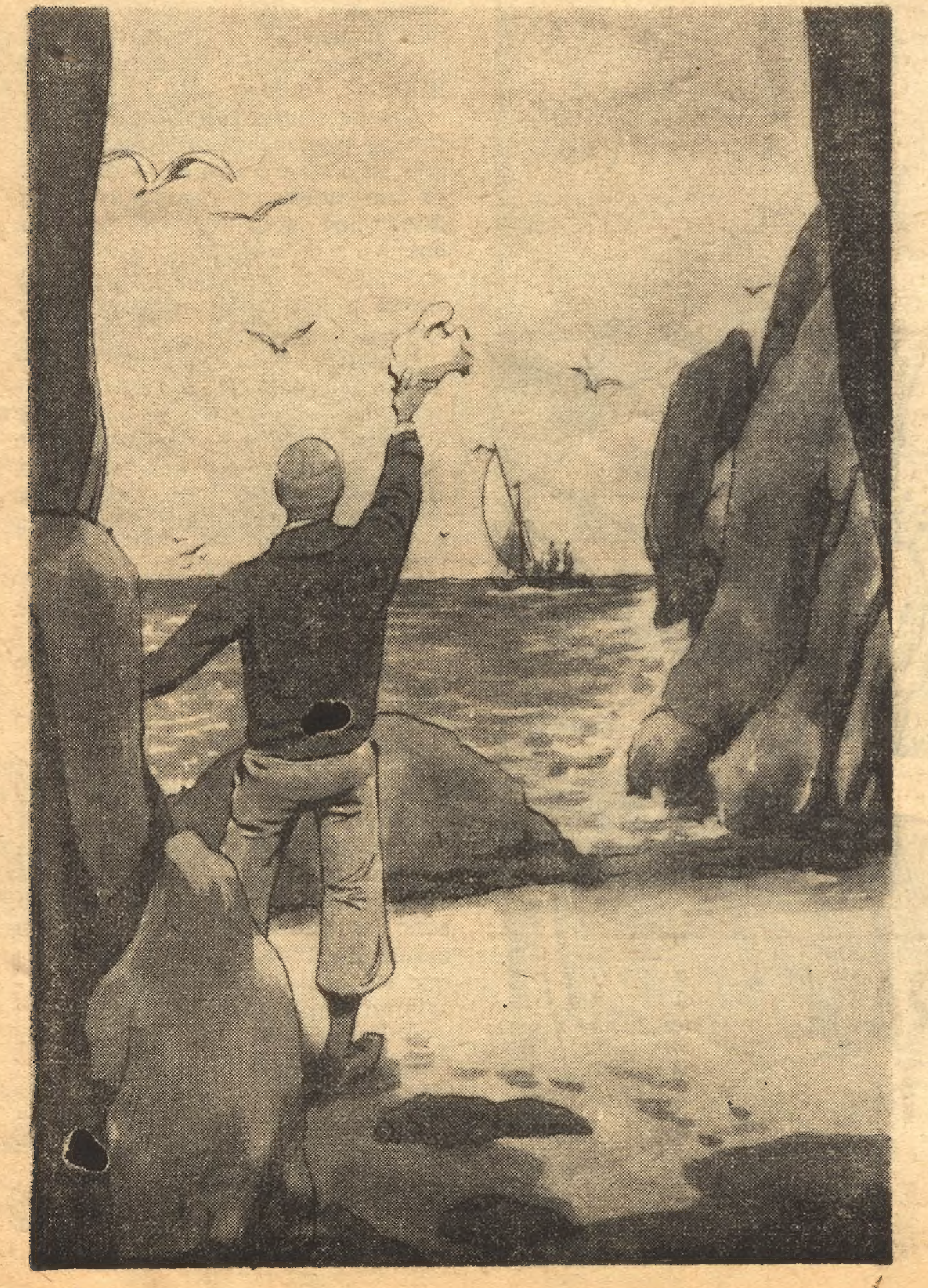
La mer étant effectivement très calme, ils atteignirent l'îlot rocailleux sans difficulté et se trouvèrent bientôt devant l' « Albatros ». Mais d'abord, ils se séchèrent et se rhabillèrent. Puis, après avoir jeté leurs maillots mouillés au fond du bateau, ils le poussèrent à l'eau et sautèrent dedans en riant comme des fous.

Jacques et Philippe s'emparèrent des rames, et les enfants eurent une pointe d'émotion en se voyant seuls sur la vaste étendue bleue.

— Et maintenant ! Larguons la voile ! s'écria Jacques, quand il jugea que l' « Albatros » était suffisamment éloigné de la côte. Ce ne sera pas difficile, puisque nous l'avons fait hier.

Il ne pensait pas qu'hier Bill était avec eux. Il les avait laissés manœuvrer, mais non sans leur donner les indications nécessaires. Maintenant, ils étaient seuls et trouvaient qu'après tout « ce n'était pas si facile que ça ! »

Ils arrivèrent pourtant à leurs fins, mais après quelles misères ! Les gosses s'agitaient dangereusement, et le bateau dansait un véritable calk-walk sur les flots. Dinah, qui ne faisait pas attention, faillit tomber par-dessus bord et ne dut qu'à Lucy-Ann de ne pas faire connaissance avec les poissons.



Elle se redressa rouge de colère et s'en prit à son frère, lequel se débattait justement dans les cordages.

— Tu devrais t'excuser, Philippe, cria-t-elle. Tu as failli me faire tomber dans la mer ! C'est honteux ! Tu le fais exprès de bouger, Bill a dit que rien n'est plus facile que de larguer une voile.

— Tais-toi donc ! répliqua Philippe, qui se trouva tout à coup pris dans un cordage et s'étranglait à moitié. Jacques... Jacques... Au secours !...

— Dinah ! prends le gouvernail, ordonna le petit garçon. Je dois aider Philippe, il va se pendre... Dinah ? Tu m'entends ?... Prends le gouvernail pour que je puisse délivrer ton frère !

Mais Dinah n'écoutait pas, pour la bonne raison qu'elle venait de se rendre compte du danger que courait Philippe. D'un bond, elle fut près de lui; il n'était plus question de perdre ou de garder son équilibre, Dinah avait tout à coup le pied marin, et elle délivra son frère en deux temps et trois mouvements.

— Merci ! haleta Philippe. C'est dangereux, ces trucs-là ! Hé, on ne croirait pas...

Puis, il leva le nez vers le mât et remarqua :

— Mais... on dirait que tout est en ordre ! La voile tient bien... Dis, Jacques ? Tu es certain qu'elle ne va pas nous tomber sur la tête ?

— Je ne crois pas, ma « petite huppe » ! Allons, viens près de moi ! Il y a assez longtemps que je suis au gouvernail. C'est bien ton tour.

Le vent gonflait la voile, et le bateau filait à belle allure sur la mer. Philippe, heureux que la manœuvre se fût faite sans accident, s'apprêtait à se rendre à l'arrière quand, tout à coup, Jacques lâcha le gouvernail et cria :

— J'en vois un !

Les enfants lui répondirent par des cris de peur. Le bateau, qui n'était plus dirigé, pencha dangereusement, et Philippe fut à moitié assommé par les agrès.

— Idiot ! cria-t-il. Passe-moi tout de suite le gouvernail. Si tu oses me parler encore une fois de ton Grand Pingouin, je t'envoie par-dessus bord.

Le petit garçon était heureusement parvenu à donner un coup de barre énergique, de sorte que les occupants de l' « Albatros » en furent quitte pour la peur. Philippe vint prendre la place de Jacques, qui alla s'asseoir au milieu du bateau près des fillettes.

— Mes excuses ! murmura-t-il. Mais il y a une chose bien plus ennuyeuse que tout ceci. Comment diable ferons-nous pour manœuvrer le bateau de Jo-Jo. Il est plus grand et plus lourd que l' « Albatros ». Et manœuvrer l' « Albatros » n'est pas une sinécure.

— Tu as raison, Philippe ! répliqua Jacques. Mais moi j'ai raison de ne pas vouloir les filles avec nous !

Et il jeta un coup d'œil significatif vers sa sœur.

— Regarde Lucy-Ann ! Elle donnerait dix ans de sa vie pour être à terre. Elle est toute verte.

— Je me sens très bien ! déclara la fillette, qui ne voulait pas admettre son malaise. Ne me parle plus de ça, veux-tu ?

Il est vrai que le bateau dansait joliment. Il devait être pris dans un courant, sinon c'était inexplicable.

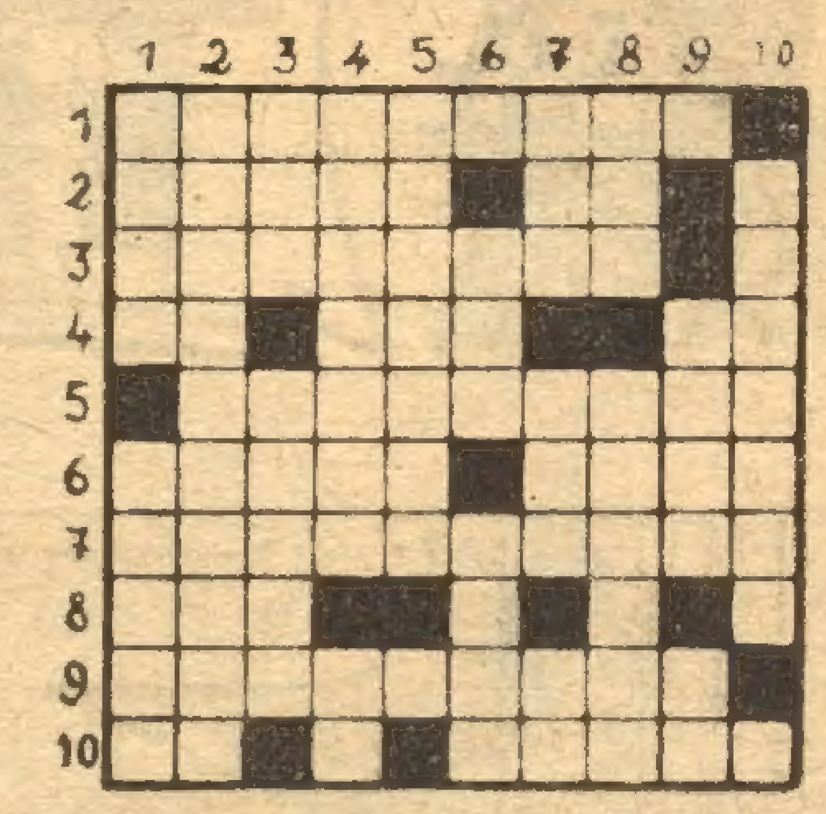
Quand ils eurent vogué pendant tout un temps, les enfants ferlèrent la voile et s'emparèrent des rames. Bill leur avait dit de ne pas aller trop loin, et ils ne voulaient pas lui désobéir. Ramer constituait au demeurant un excellent exercice, et les garçons sentaient tout le bien que leur faisaient ces mouvements.

Mais quand ils approchèrent de la côte, ils abandonnèrent les rames, désireux de faire une rentrée en beauté, et larguèrent de nouveau la voile. Cette fois, la manœuvre se fit sans la moindre difficulté, et les garçons en conçurent une grande fierté. Il fallut que les fillettes les félicitassent.

Quand ils furent à moins de cinquante mètres du rivage, ils aperçurent Bill, qui leur faisait des signaux avec un mouchoir. Les enfants étaient restés en mer plus longtemps qu'ils ne l'avaient pensé, et leur grand ami était déjà revenu de la ville.

(A suivre.)

NOS MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT :

1. La ville sainte.
2. Ile annulaire formée par des coraux. - Coutumes.
3. Roi d'un très petit Etat.
4. Article contracté. - Préfixe d'égalité. - Possessif.
5. Action de prévoir.
6. Ville des Etats-Unis. - Ce que sont les Etats d'Amérique.
7. Diminutif de allegro.
8. Ce qu'est la Corse.
9. Ville de Suisse.
10. Dans. - Ordres prescrits des cérémonies.

VERTICALEMENT :

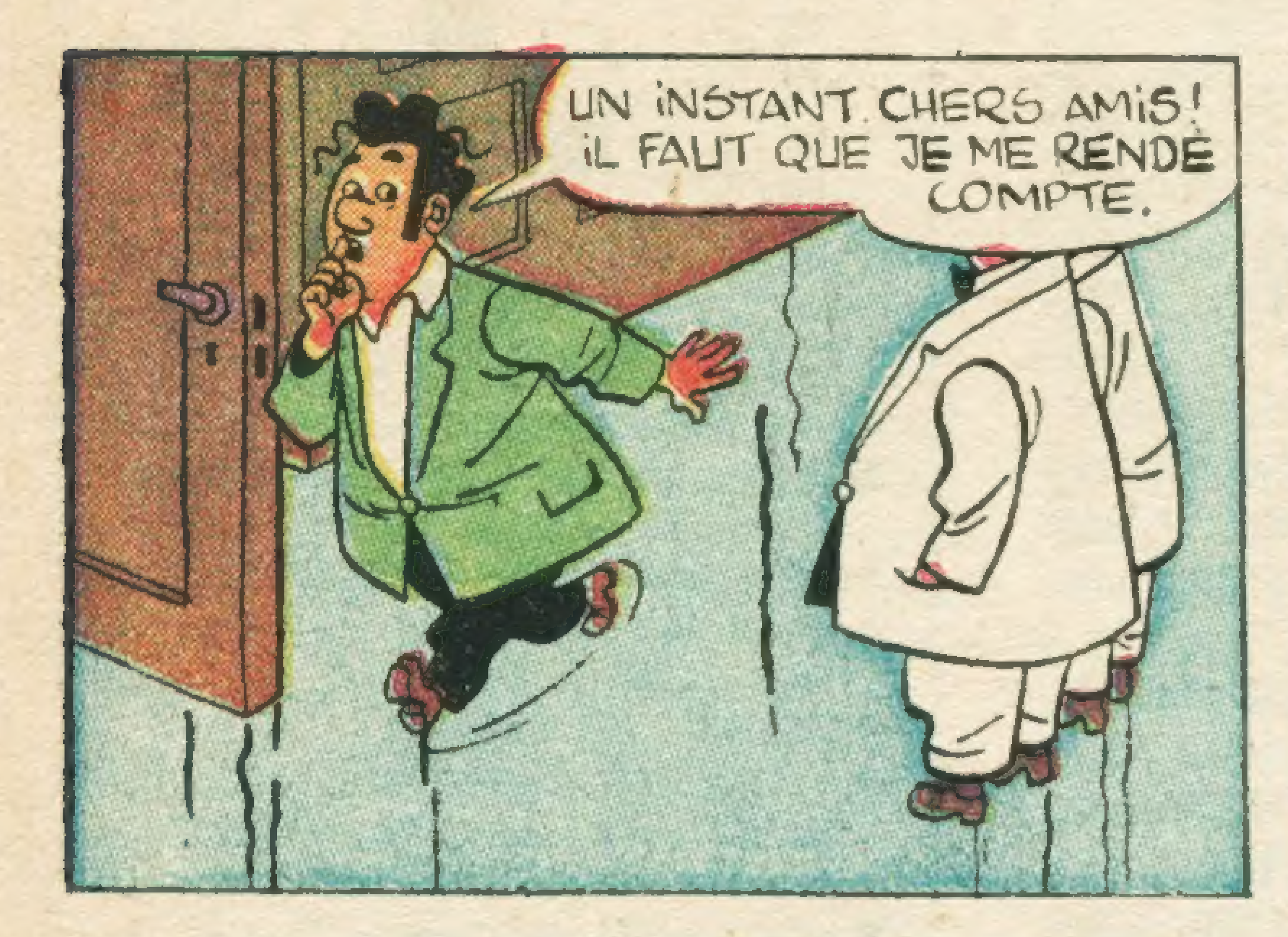
1. Sable caillouteux qui se trouve dans le lit des rivières. - En France, premier officier d'une commune.
2. Petite mèche qui s'introduisait dans la lumière d'une pièce d'artillerie.
3. Figure d'un jeu de cartes. - Rendre un son enroué, en parlant des agonisants.
4. Dernière. - Note.
5. Ancienne province du Danemark.
6. Edit. - Rivière d'Allemagne.
7. Parcourue des yeux. - Romancier. - Paresseux.
8. Point cardinal. - Entier.
9. En supposant. - Interjection.
10. L'air ne la fait pas.

Solution du problème précédent

HORIZONTALEMENT :

1) PRIMADONNA. — 2) LACERER. - AU. — 3) APT. - ITALIE. — 4) ITERATION. — 5) S. - RU. - EST. - A. — 6) ARETE. - OING. — 7) NU. - IRUN. - UR. — 8) TILLES. - BLE. — 9) EN. - E. - SOULE. — 10) REARGENTER.

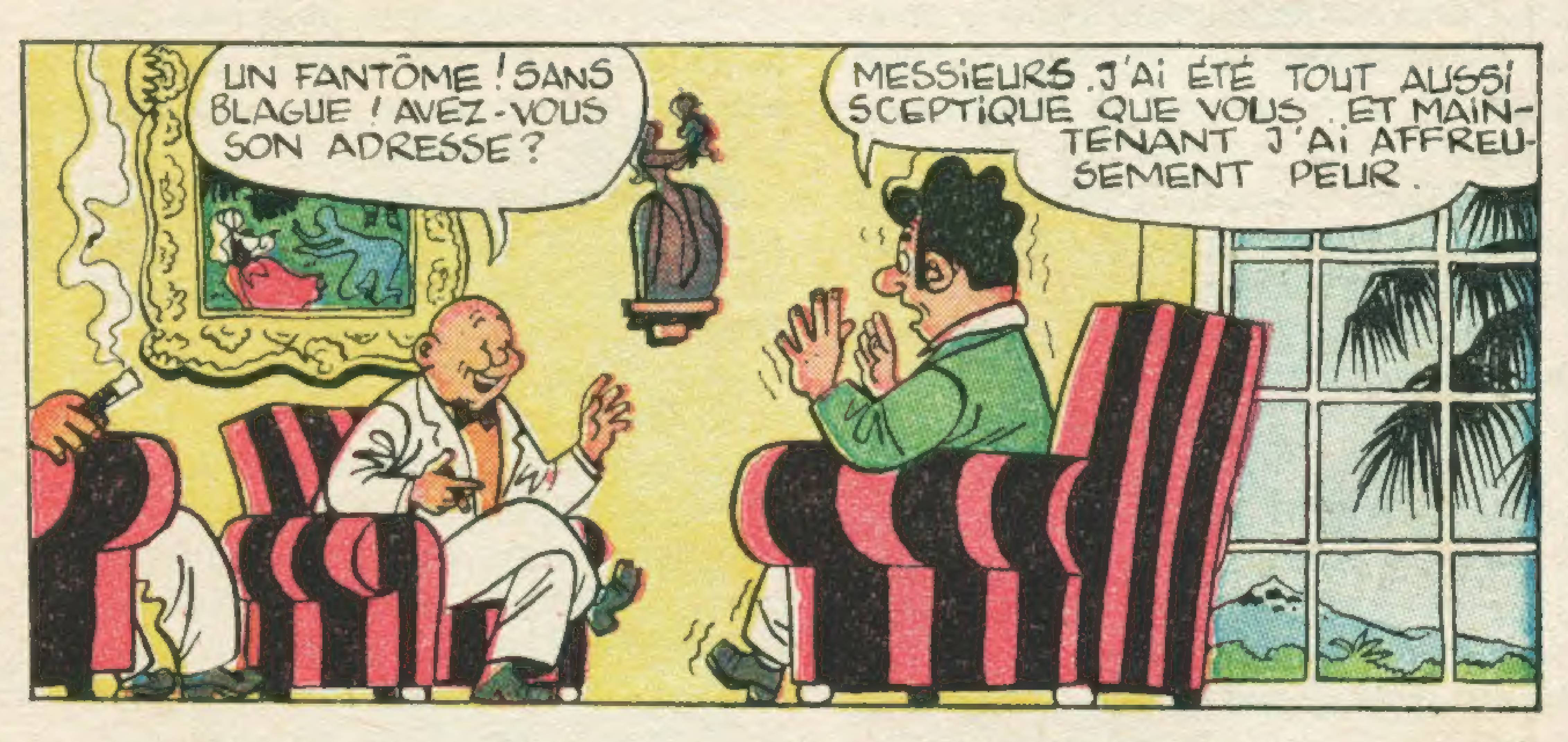

TIF et TONDU

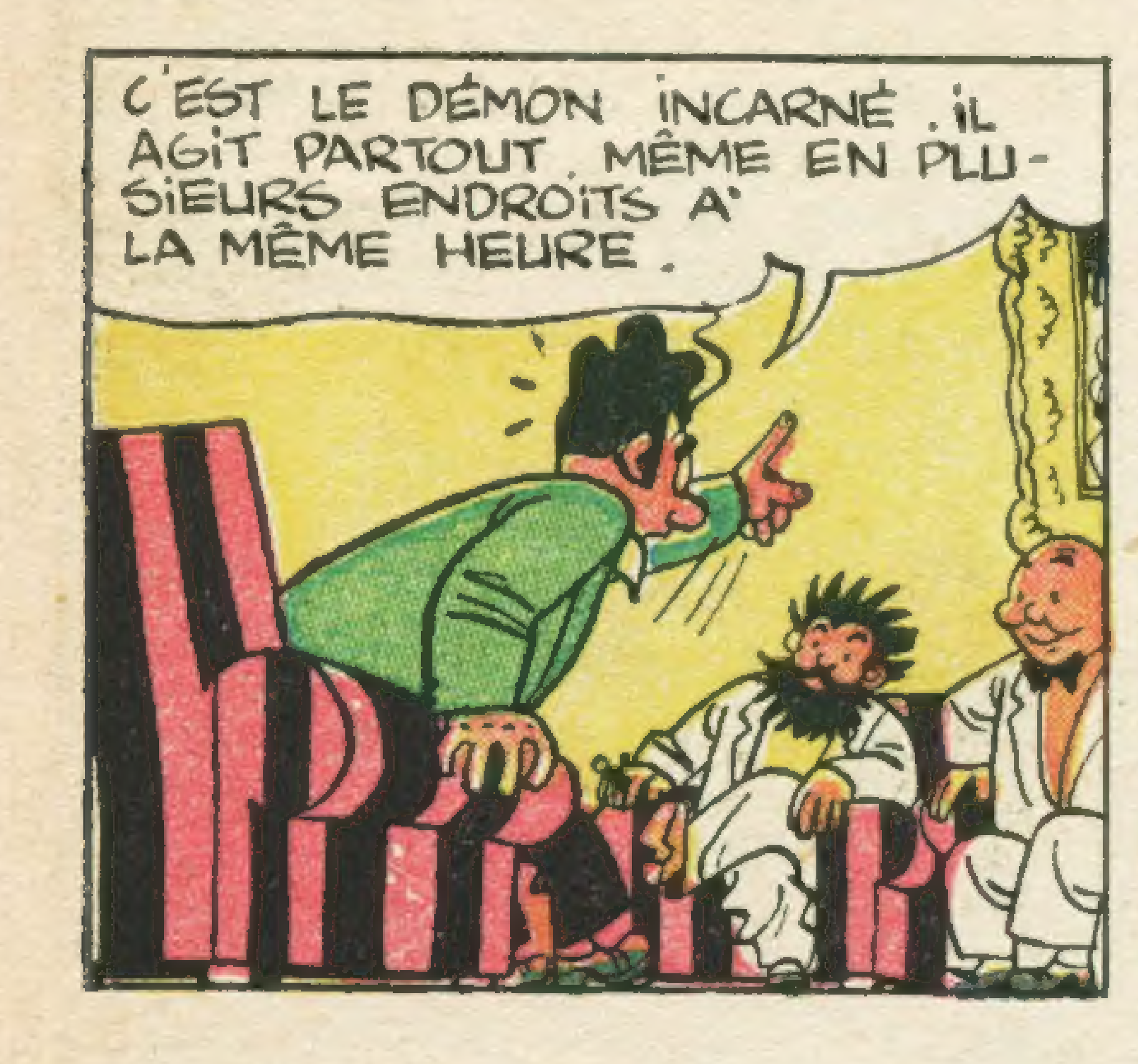

UN INSTANT CHERS AMIS ! IL FAUT QUE JE ME RENDE COMPTE.


RIEN DANS LE JARDIN... BON !


RIEN DANS LE COULOIR... BON !...


J'AI PEUR DE LA PRÉSENCE DU FANTÔME DES "LAGUNES" ... LA DÉSOLATION DE TOUT LE PAYS !

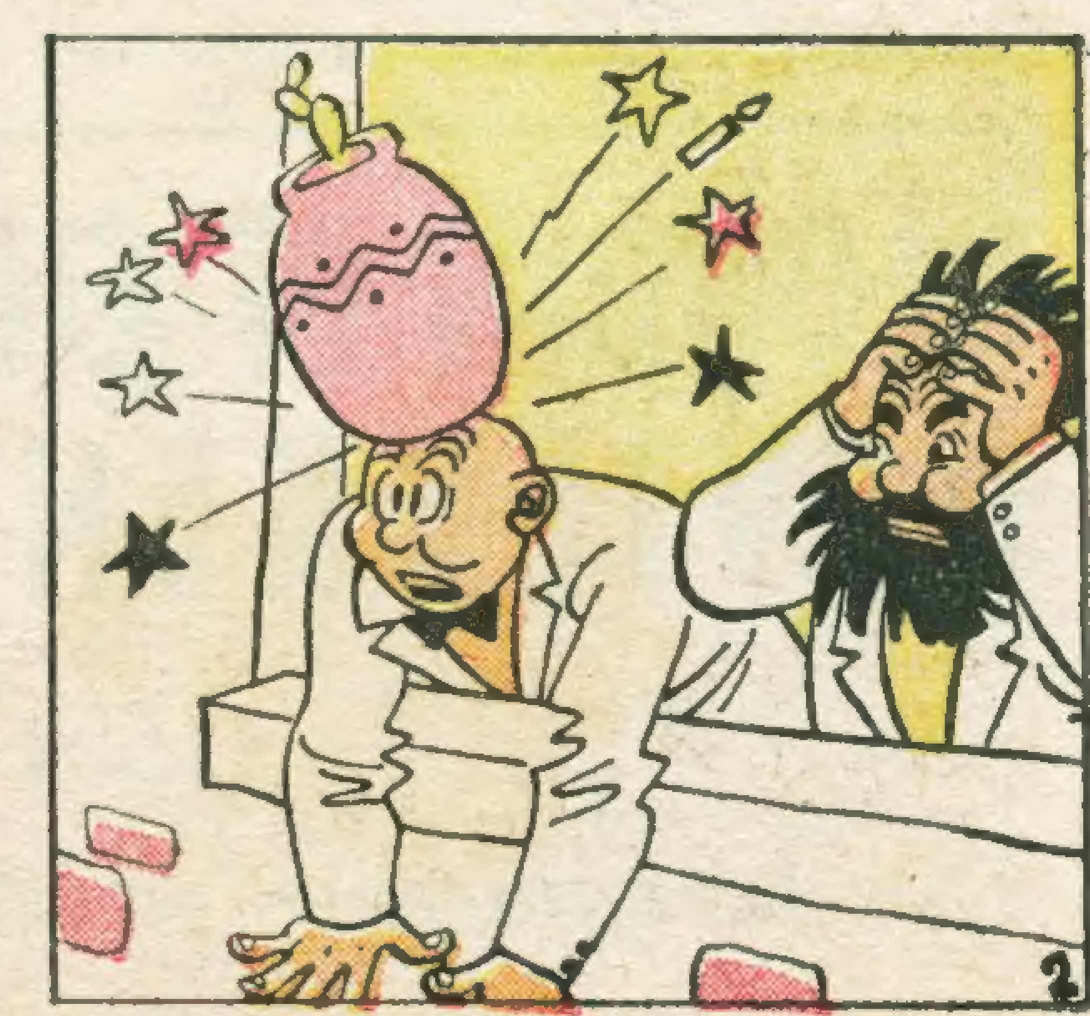

UN FANTÔME ! SANS BLAGUE ! AVEZ-VOUS SON ADRESSE ?
MESSIEURS, J'AI ÉTÉ TOUT AUSSI SCEPTIQUE QUE VOUS, ET MAINTENANT J'AI AFFREUSEMENT PEUR.


C'EST LE DÉMON INCARNÉ. IL AGIT PARTOUT, MÊME EN PLUSIEURS ENDROITS A LA MÊME HEURE.


NE VOUS EN FAITES PAS CHER MONSIEUR CRAPOLOTO. VOTRE DÉMON N'EST QU'UN TRÈS MAUVAIS PLAISANT, ET JE PUIS VOUS ASSURER QUE NOUS METTRONS RAPIDEMENT FIN A SES EXPLOITS !
SOIT, CONSIDÉREZ MA MAISON COMME LA VÔTRE. MAIS PRENEZ GARDE.


CE N'EST PAS A NOUS QU'IL OSERAIT S'ADRESSER !
TU PARLES ! JE VAIS LANCER UN COUP D'OEIL PAR LA FENÊTRE.


QUELLE VUE !
ATTENTION !



JO LUMIÈRE

PAR FRANK GODWIN



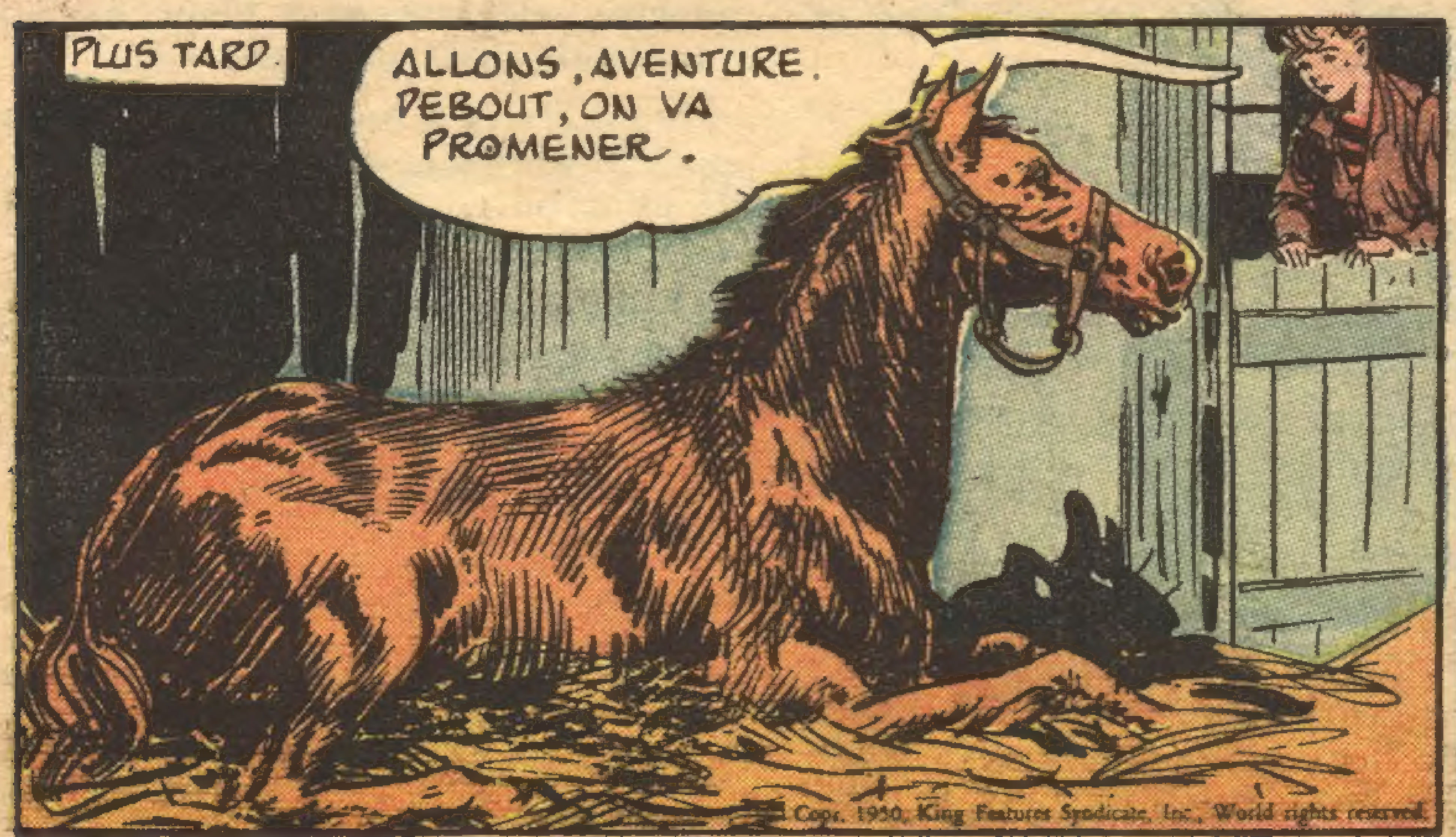




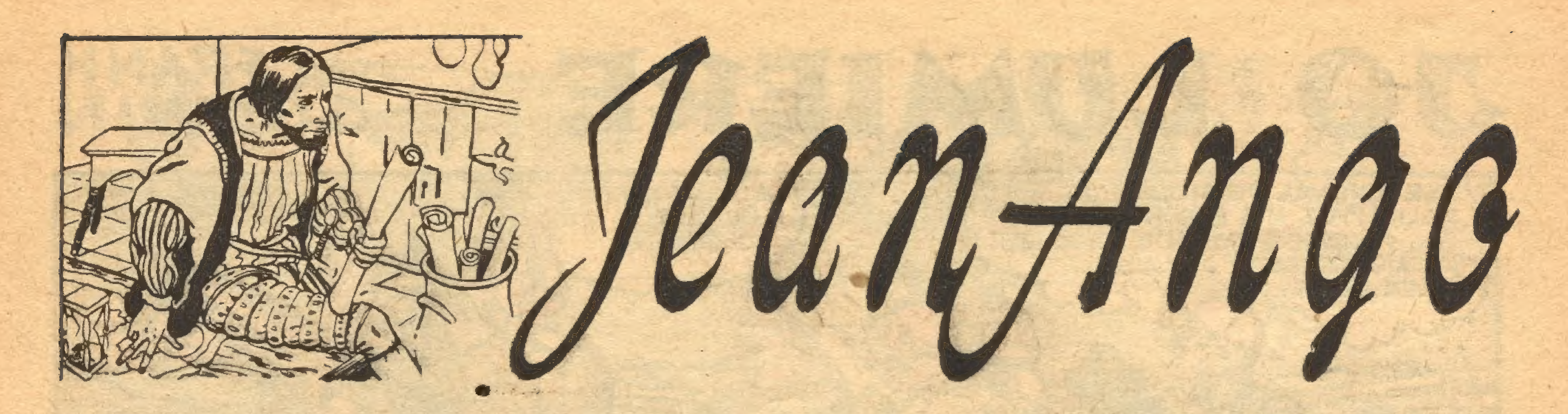












Jean Ango

L'AMIRAL de Brion-Chabot, en pourpoint de velours grenat richement brodé, arpentait rageusement son large cabinet de travail.

La marine lui donnait du souci.

Ne fallait-il pas que lui, Amiral de France, de Guyenne et de Bretagne, songe à développer les escadres du Ponant, armer les galères, construire des nefs de plus en plus nombreuses ?

Et avec quel argent ?

Bien sûr, le roi François Ier, son maître, cherchait à enrichir la marine, mais il était trop occupé avec cette fameuse guerre avec Charles-Quint, cette guerre qui n'en finissait pas et épuisait le royaume.

Les caisses étaient pratiquement vides. Et comme par un fait exprès, c'est à ce moment-là qu'il aurait fallu des navires de commerce en grande quantité pour les envoyer vers ces immenses nouveautés qui bouleversaient le vieux monde : l'Amérique, les Indes, la route des épices. Noms prestigieux qui s'auréolaient de mystère et de chimères.

Seulement, même s'il y avait eu des nefs en quantité suffisante, il n'aurait pas été possible d'aller commercer avec ces pays lointains, car les Espagnols et les Portugais, alors en pleine ascension vers la puissance et la gloire, revendiquaient le monopole du commerce aux « Indes d'Occident et d'Orient ».

Et l'amiral, pas plus que les ministres de François Ier, ne songeait à prendre le contre-pied de ces prétentions.

Mais heureusement, il y avait en France pas mal d'armateurs qui s'insurgeaient contre un tel état de fait, et du nombre était un certain Jean Ango, né à Dieppe et devenu armateur fort important.

Ango était une puissance. En matière de marine, on recherchait son opinion, même dans les milieux officiels.

Il représentait à lui seul une forte partie de l'armement de commerce français.

Vous pensez bien que pour en être arrivé là, il lui avait fallu apprendre à réfléchir. Or, si tout le monde, dans les Conseils du Roi, se soumettait aux prétentions hispano-portugaises en fait de commerce maritime, Ango, lui, n'était pas d'accord, mais là pas du tout. Et il ne se gênait pas pour le dire.

Lorsqu'on a sous ses ordres de véritables flottes avec lesquelles on pourrait faire la guerre pour son propre compte, on a son franc-parler.

Plus d'une fois, au cours d'audiences royales, il avait fermement exprimé que la mer était à tout le monde et que personne n'avait le droit de s'opposer à la libre navigation d'autrui.

« Je conseille aux Portugais et aux Espagnols de ne pas venir renifler mes plats-bords de trop près », avait-il coutume de dire.

Et François Ier, finaud, riait sous cape en faisant semblant de se fâcher.

Or, un jour, il advint ce qui devait arriver.

Une nef revint à Dieppe, retour du Brésil, ayant été arraisonnée et l'équipage maltraité par les Portugais.

Ango vit rouge. La coupe débordait.

Armé d'une lettre de marque lui permettant de leur donner la chasse, il lance à leurs trousses trente de ses meilleurs corsaires, ajoute aux équipages ordinaires huit cents volontaires, avec mission de faire des descentes sur les côtes du Portugal et les rives du Tage, de bloquer Vigo...

... En un mot : faire comprendre aux Portugais combien il est dangereux de s'attaquer à un navire de France.

On devine la suite : incendies de villages, captures de nombreux bâtiments sortant du Tage ou revenant des Indes.

Une vraie panique.

Jean III de Portugal, roi cependant extrêmement puissant à l'époque, envoie en toute hâte deux de ses conseillers à la Cour de France pour demander des explications, à quoi François Ier réplique aussi promptement :

— Messieurs, ce n'est pas moi qui fais la guerre ; allez trouver Ango et arrangez-vous avec lui.

Ce qui fut fait.

Ango condescendit à promettre d'envoyer sur-le-champ des ordres pour arrêter les opérations ; non sans avoir au préalable dit aux Portugais tout ce qu'il avait sur le cœur.

En d'autres occasions, ce furent les Espagnols qui eurent maille à partir avec lui.

En 1523, ses corsaires, commandés par J. Fleury, interceptaient aux Açores les richesses inouïes que Fernand Cortez, en pleine conquête du Mexique, envoyait à Charles-Quint : vaisselle d'or et d'argent, idoles d'or massif incrustées de diamants, milliers de plaques d'or massif, tout cela prit le chemin des cales des navires normands.

Les richesses affluaient. Les navires d'Ango sillonnaient les mers.

Il en était arrivé à ne plus avoir de rivaux, et lorsqu'on avait dit « Ango », on avait tout dit en matière de navigation.

Lorsque la guerre fut déclarée avec l'Angleterre, il fallut des navires... et le Roi n'avait plus d'argent.

Il se tourna tout naturellement vers Ango et lui dit en substance :

— Sire Ango, avancez-moi l'argent pour construire des nefs et des galères, vous serez remboursé peu à peu par le Trésor Royal.

Ango savait parfaitement que le « Trésor Royal » était lamentablement dégarni et qu'il risquait fort de ne jamais revoir son argent.

N'importe, parce qu'il avait foi dans l'avenir de la France et de sa marine et aussi parce qu'il savait bien qu'il était le seul à pouvoir le faire, il fit les avances nécessaires.

Tel était Jean Ango, l'un des plus actifs soutiens de l'honneur du pavillon français.

Le Roi sut d'ailleurs reconnaître ses grands services. Il le nomma vicomte et capitaine-commandant de la ville et du château de Dieppe.

Malheureusement, toute médaille a son revers. La plus grande catastrophe qui arriva à Ango fut la mort de son royal protecteur. De ce jour partit sa décadence. De ce jour commença le déchaînement des haines que sa brillante réussite avait accumulées, mais que la faveur du Roi avait contenues jusque-là.

Créanciers acharnés, haines triomphantes, s'abattirent à l'envi de celui qui s'était ruiné pour son pays.

Ango arriva à ne plus oser sortir du château de Dieppe, dont, par un reste de pitié, on lui avait conservé le commandement.

Jusqu'à sa dernière heure, survenue à septante et un ans, en 1551, Ango dut discuter pied à pied avec d'avides créanciers.

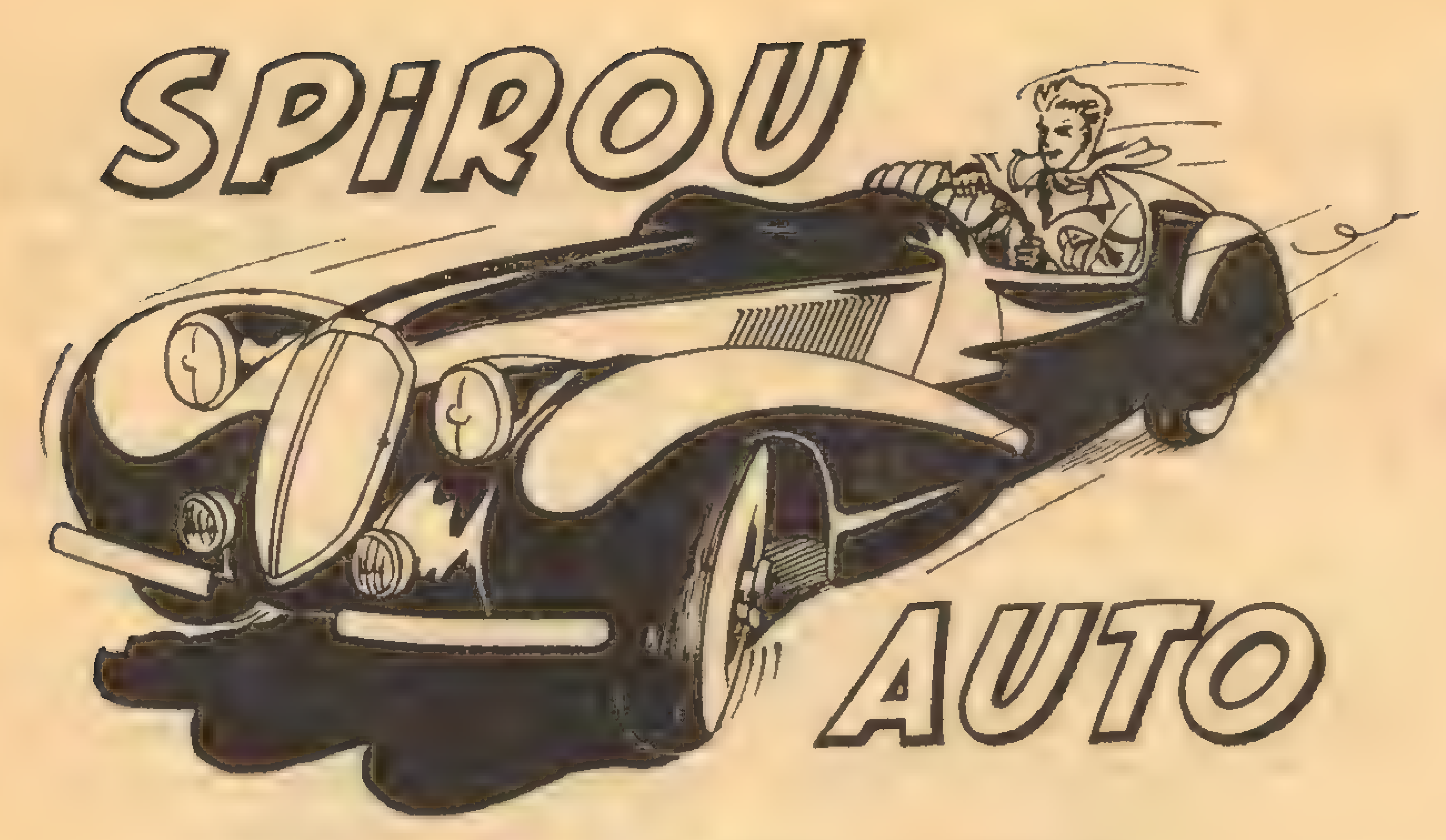
Ainsi finit un grand homme.

Commerçant avisé ? Homme d'affaires heureux ? Seigneur hautain?...

... Peut-être.

En tout cas... grand Français.

W. MYRTAL.



Les deux VAUXHALL

Vous n'ignorez pas que l'Angleterre a déclenché depuis quelques années une offensive de grand style visant à la suprématie commerciale sur les divers marchés continentaux.

En contemplant les très nombreuses voitures anglaises qui sillonnent nos routes, on est en droit de se demander si, du point de vue automobile, cette offensive n'est pas sur le point d'aboutir.

La « Vauxhall » est certainement l'une des représentantes les plus répandues de l'industrie automobile britannique.

VAUXHALL construit deux modèles : la « Wyvern » et la « Velox ».

Extérieurement identiques, à deux détails près, elles diffèrent cependant entièrement par leurs performances.

La « Wyvern » est une « petite » voiture économique, sobre et de performances moyennes.

La « Velox », par contre, est une voiture nerveuse et rapide, capable de hautes moyennes.

Les caractéristiques générales de ces deux voitures sont communes, seuls les moteurs sont différents.

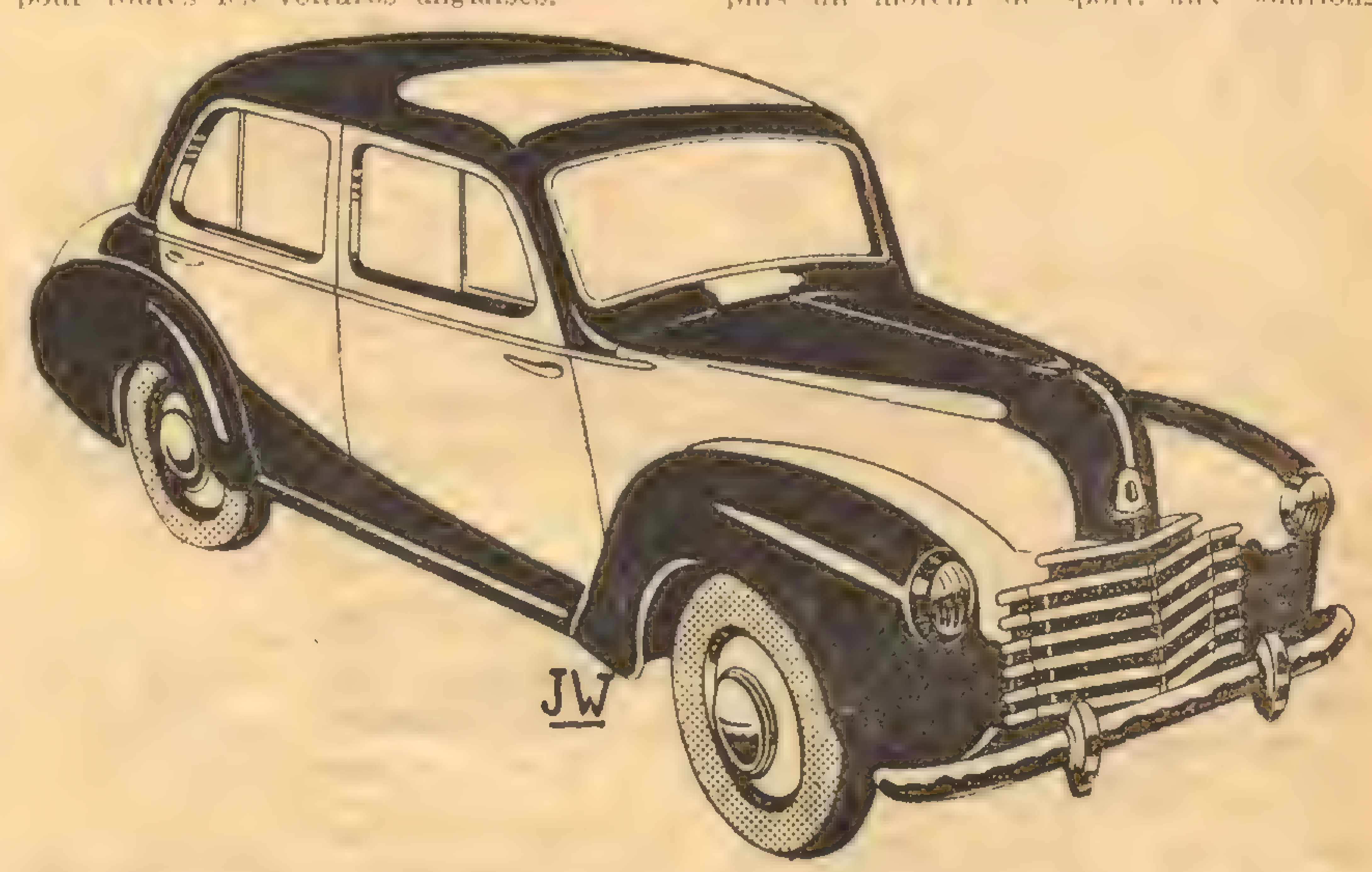
CARACTERISTIQUES.

1) Châssis - Carrosserie.

La structure des « Vauxhall » est d'un type intermédiaire entre la structure classique et la carrosserie auto-portante. La caisse et le châssis forment un ensemble soudé, sans jointures boulonnées, mais l'avant comporte toujours les deux longerons classiques, auxquels est fixée la suspension. Quoique encore assez timide, cette solution indique une fois de plus la nette tendance de la technique actuelle à se diriger vers les constructions monocoques.

On dira volontiers que les « Vauxhall » sont américanisées, comme le sont d'ailleurs les autres voitures anglaises populaires (Vanguard, Hillman, Morris). C'est indéniable ; toutefois, le caractère typique de « Vauxhall » reste imprimé dans les lignes nouvelles de ces voitures. Ce mélange n'est d'ailleurs pas vilain du tout, n'est-ce pas ?

La « finition » est remarquable, comme pour toutes les voitures anglaises.



Sans atteindre évidemment au raffinement distingué d'un « intérieur » RILEY ou JAGUAR, la « Vauxhall » se signale par sa garniture en cuir et le soin discret apporté à la présentation du tableau de bord.

2) Suspension.

AVANT : Roues indépendantes par bras longitudinal et barre de torsion. Ce système, assez original (DUBONNET), semble doué d'un bon équilibre.

ARRIERE : Nous retrouvons le système classique du pont rigide et des ressorts à lames. Ces ressorts sont d'ailleurs protégés par une gaîne spéciale, empêchant la pénétration de l'eau et de la poussière entre les lames. Un stabilisateur à torsion, entièrement classique lui aussi, donne à la voiture une tenue de route suffisante pour la majorité des automobilistes. Les amortisseurs sont hydrauliques.

3) Les moteurs.

C'est ici que réside la différence essentielle entre les deux « Vauxhall ».

La « Wyvern » est équipée d'un moteur à quatre cylindres, soupapes culbutées, aux performances modérées, traité pour l'économie..

Voici d'ailleurs ses caractéristiques : 4 cylindres en ligne. - Soupapes à culbuteurs. - Alésage course : 69,5 mm. × 95 mm. - Cylindrée : 1.442 centimètres cubes. - Puissance réelle : 35.5 CV. à 3.600 tours/minute. - Puissance fiscale : 8 CV.

Le moteur produit son couple maximum à 2.000 tours/minute seulement, ce qui est déjà très « bas ».

La « Wyvern » est donc une voiture souple, aux bas régimes, s'accommodant facilement d'une boîte à 3 vitesses (commande au volant). Elle contentera dès lors la majorité des conducteurs moyens.

Le moteur de la « Velox » est d'un caractère tout autre. Ce n'est pas non plus un moteur de sport, aux solutions mécaniques audacieuses et coûteuses, mais bien un engin classique, à régime lent, inspiré des concepts américains.

D'une cylindrée élevée pour une voiture élevée, il se distingue par son couple : puissance maximum à 1.100 tours/minute, plus bas que les moteurs américains ! La « Velox » sera donc une « voiture de prise directe », permettant de belles reprises, grâce aussi à ses six cylindres, sans exiger du conducteur une virtuosité spéciale. La boîte est d'ailleurs à 3 vitesses, commandées au volant, conçue pour la facilité des manœuvres. Le refroidissement a été étudié d'une façon particulière. Le radiateur, d'une contenance de 9 litres, est pourvu d'un bouchon spécial à soupapes réglées, établissant une pression de 264 grammes et élevant ainsi à 106 degrés le point d'ébullition de l'eau.

CARACTERISTIQUES :

Six cylindres en ligne. - Soupapes culbutées. - Alésage-course : 69,5 mm. × 100 mm. - Cylindrée : 2.275 centimètres cubes. - Puissance réelle : 55 CV. à 3.300 tours-minute. - Couple maximum : à 1.100 tours-minute. - Puissance fiscale : 13 CV.

Vitesses : Wyvern : 100 km.-h. ; Velox: 120 km.-h.

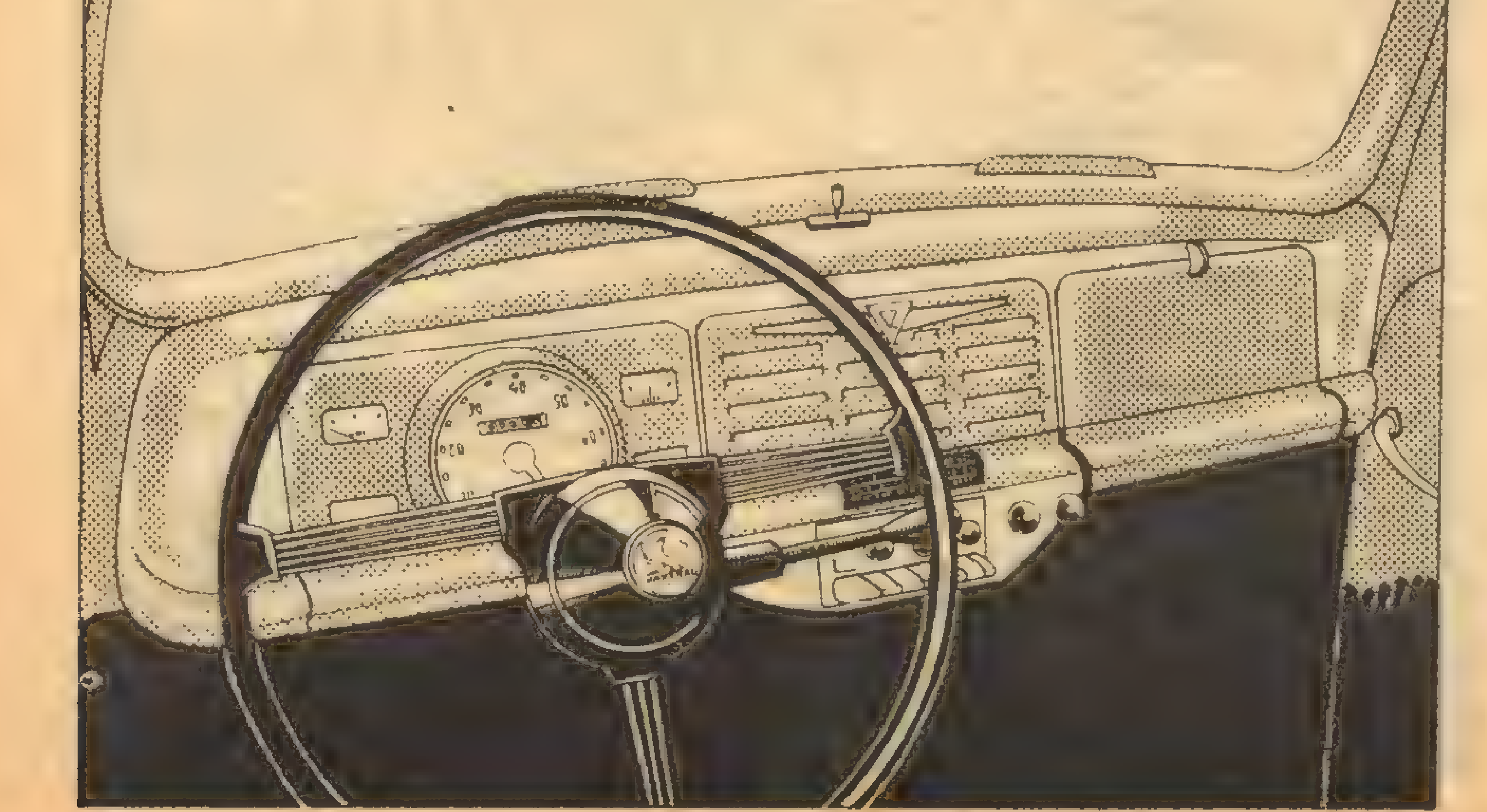
Poids : Wyvern : 993 kilos ; Velox : 1.084 kilos.

Comment distinguer la WYVERN de la VELOX ?

La « Velox » a des roues peintes à la couleur crème, pourvues d'enjoliveurs plus grands que ceux de la « Wyvern ».

La « Velox » a des pare-chocs dotés de butoirs ; la « Wyvern » n'a pas de butoirs.

STARTER.



A Cœur vaillant rien d'impossible

ON en parlait beaucoup à la cour du Roi. Non pas ouvertement, ce qui eût été trop simple, mais en catimini, sans trop se découvrir.

Pensez donc ! Ce roi si faible, ce petit roi presque sans royaume, ce roi que, par dérision, on appelait le roi de Bourges ne se mettait-il pas en tête depuis quelque temps de vouloir se tailler un royaume à la grandeur de la France, et cela aux dépens de qui ? Des Anglais, bonnes gens ! Des Anglais ! Comme si on ne savait pas en haut lieu qu'il n'y avait plus d'argent dans les caisses. L'effort intense fait sous l'impulsion de Jeanne d'Arc avait épuisé les dernières ressources.

Mais Jeanne était morte, brûlée vive, il y avait déjà une bonne dizaine d'années de cela, et il semblait bien que Charles VII, roi fêtard, ami de la facilité, avait pris goût aux victoires. Il avait appris de Jeanne que les Anglais n'étaient pas invincibles et pouvaient être battus tout comme les Français l'avaient été jusque-là. C'était une question d'argent et d'organisation du pays. Une question de mentalité aussi. Or, Jeanne avait une mentalité de vainqueur et l'avait insufflée au roi blafard.

Mais il est dans l'ordre des choses que le succès appelle le succès. Or, la France était sur le chemin qui mène aux grandes destinées, il était donc logique qu'elle trouvât parmi ses habitants un homme de valeur qui la conduirait aux cimes de la prospérité.

Précisément, depuis 1436, dans les services de la trésorerie royale, un homme qui, par sa haute intelligence et ses qualités de caractère, se distinguait des autres, attirait de plus en plus l'attention du Roi. Cet homme s'appelait Jacques Cœur.

Il était le gendre du maître des Monnaies de Bourges.

Son activité débordante, sa vive intelligence, le poussaient à entreprendre des affaires de grande envergure. Avant d'avoir atteint quarante ans, il avait organisé le commerce avec le Levant.

En 1433, bravant les périls sans nombre des traversées lointaines, il était lui-même allé voyager dans ces pays mal connus et avait réglé dans le détail les échanges commerciaux.

Bien entendu, de telles entreprises ne pouvaient passer inaperçues et moins encore l'homme qui les organisait.

C'est pourquoi, un jour de 1436, Jacques Cœur se vit mander à la cour. Il fit si bien, il sut montrer tant de savoir faire et de sens de l'intérêt national, il sut si constamment trouver des solutions heureuses aux problèmes les plus compliqués et, en apparence, les plus désespérés, que le Roi, quatre ans plus tard, le fit « Grand Argentier ». Alors, Jacques Cœur déploie ses ailes. Enfin quelque chose à la taille de son appétit d'activité.

De quoi s'agit-il en somme ?

Réaliser l'untié administrative de la France ? Assurer des ressources stables au Trésor ? Redonner à la France la force nécessaire pour le dernier coup de reins qui rejettera les Anglais à la mer ?

Qu'à cela ne tienne. Sans délai, il se met à l'œuvre, écarte les courtisans, les incapables, les jouisseurs. Place à ceux qui veulent œuvrer ! Il siège comme représentant du Roi aux Parlements du Languedoc et d'Auvergne ; installe le Parlement de Toulouse et parle aux notables médusés un langage à la fois ferme et élevé. Il rappelle avec force que l'autorité du Roi ne saurait être méconnue sans risques pour l'unité et, en définitive, pour les intérêts de tous.

L'impôt, jusque-là perçu d'une façon incertaine et plus ou moins anarchique, est organisé en ressource bien assise et régulière. L'argent commence à rentrer dans les caisses, et l'on peut établir des projets en tablant sur des rentrées certaines. On sent partout un cerveau qui conçoit, une main qui agit vigoureusement.

Mais si le Grand Argentier conçoit la discipline pour le bien général, il a horreur du brigandage.



Or, le Roi a recruté, dans le temps, des bandes de reîtres, braves sans doute, mais de cette bravoure de taureau qui ne dépasse pas l'épaisseur des muscles. Ces gens-là, tant qu'ils ne combattent pas, sont une véritable calamité pour le pays. Où qu'ils passent, c'est le pillage et les abus de toutes sortes. La discipline n'est pas leur fort, et leurs officiers les contiennent malaisément.

Et le Roi, qui vient de conclure une trêve avec l'Angleterre, envoie ses reîtres bien loin, vers la Suisse, où justement nous avons maille à partir... Est-il besoin de dire que Jacques Cœur s'était auparavant entretenu quelques instants avec Charles VII.

Ainsi va la France, grandissante, secouant de plus en plus fort le joug ennemi ; gagnant ville après ville, province après province son territoire de maintenant.

Est-ce à dire que tout cela se fait sans obstruction ? Non ! Il faut compter avec les mauvais vouloirs et les hypocrisies, avec les jalousies et les rancœurs. Car il y a des jaloux ; et nous verrons tout à l'heure combien leur action fut mauvaise ! Pour l'instant, Jacques Cœur applique toutes ses forces, toutes ses facultés à la réussite de son œuvre. Il s'est une fois pour toutes dévoué à son pays et à son Roi. Non content de maintenir le commerce avec le Levant, il se tourne vers l'industrie, encourage nombre d'entreprises et donne une vive impulsion aux mines du Beaujolais et du Lyonnais.

Il faut reconnaître qu'au milieu de toutes ses activités qui ne subsistaient qu'avec l'appui de son puissant cerveau, il aimait faire preuve d'un faste princier, et cela, bien sûr, n'était pas du goût de beaucoup de gens.

Pensez donc ! ce petit Jacques Cœur, né à Bourges même. Qui était-il après tout pour être élevé ainsi au sommet des honneurs ? Pourquoi lui et pas nous ? Pourquoi le Roi le traitait-il à l'égal des princes ? C'était intolérable, à la fin. Un véritable usurpateur, oui ! Voilà ce qu'il était en réalité.

Et sa femme ? Grands dieux ! Cette pécore qui sentait la racaille à plein nez, d'où sortait-elle, pour se pavaner ainsi dans ses atours ? Et sa voiture par-ci ! Et ses valets par-là ! Avait-elle la langue assez longue ! Et quelle suffisance. On voyait bien que son mari tenait une bonne place et la tenait bien.

Et les langues pointues marchaient, marchaient ! Le Roi fut longtemps à ignorer ces radotages.

En 1441, il ennoblit son Grand Argentier en reconnaissance de ses bons services.

Celui-ci lui rendait largement la confiance dont il était investi. En effet, lorsque le Roi voulut entreprendre la campagne de Normandie qui devait, on le sait, aboutir à chasser les Anglais de Vire, Bayeux, Avranches, Caen, Domfromt, Falaise, Cherbourg, Jacques Cœur s'en vint trouver son Roi et lui dit en substance : « Sire, Votre Majesté projette de vastes opérations en Normandie ? L'état de l'armée nécessite, Votre Majesté le sait, un gros effort financier. Les « tailles » ne sont pas encore rentrées totalement, mais pour y suppléer, je supplie Votre Majesté de bien vouloir considérer que ma fortune tout entière est à sa disposition. Je puis lever à moi seul mille archers et deux cents lances. En outre, je puis faire construire dix affûts mobiles, inventés depuis peu, afin de monter l'artillerie.

Ce qui fut fait.

Malgré cela, les ragots allaient leur train. Finalement, le Roi les connut et s'en émut. Son caractère faible se laissa influencer et, comptant pour rien des années de dévouement magnifique à la prospérité de son royaume, il fit passer en jugement son Grand Argentier. Lorsqu'on a délaissé une Jeanne d'Arc, on peut bien, après tout, désavouer un Jacques Cœur.

Naturellement, Jacques Cœur fut condamné à voir ses biens remis à la Couronne et à être lui-même emprisonné à Poitiers.

L'histoire pourrait s'arrêter là, la preuve étant faite de l'ingratitude royale.

Cependant, un tel homme ne pouvait accepter que sa vie fût ainsi brisée, il parvint à s'évader de Poitiers et à gagner Rome, où le pape Calixte II lui donna le commandement d'une flotte contre les Turcs.

Il mourut à Chio, exilé, en disgrâce, en 1456.

Ce fut l'honneur de Louis XI de faire réviser le procès.

Justice fut rendue enfin à ce grand homme dont les enfants récupérèrent une partie des biens.

Ils purent reprendre en particulier les quartiers de noblesse et le blason paternel qui portait fièrement la devise :

« A CUERS VAILLANS RIENS IMPOSSIBLE ».

W. MYRTAL.



SPIROU-

Un bon départ pour la journée

LES ADJOINTS

Après le maître à bord, ses adjoints. Autour du capitaine, ses lieutenants.

L'arbitre est aidé dans l'accomplissement de sa tâche par deux juges de touche, les chiens de berger armés de drapeaux qui courent le long du terrain au cours de la partie.

— Oh ! me dit Dominique, ces assesseurs sont quantité négligeable ! Ils n'ont que voix consultative.

— C'est exact. Cependant, il faut croire que leur rôle a une certaine importance, puisque dans les compétitions revêtant un lustre de bon aloi, une Coupe du Monde par exemple, on fait appel à de véritables chevaliers du sifflet pour officier en cette qualité

» Leur présence est nécessaire, et leur comportement peut avoir une influence sur le déroulement des hostilités. J'en prends à témoin le fait que si leur compétence ou leur impartialité est moyenne le public les prend rapidement à partie et les chahute d'importance.

» Et si un arbitre n'a pas vu une action décisive sur le résultat de la partie ? A qui va-t-il demander conseil sinon à ses adjoints ?

» Croyez-moi, ne minimisez pas leur influence ; il pourrait en résulter pour vous pas mal de déboires.

— Ne remplissent-ils pas aussi le rôle d'aides chronométreurs ? me demande alors Philippe.

— Les lois du football sont muettes à ce sujet Il est cependant certain qu'ils sont souvent armés d'un oignon, qui, le cas échéant, peut parer aux défaillances possibles de la montre de leur supérieur.

— Puisque l'on parle mesure du temps, réplique Claude, puis-je poser une question ? L'autre jour, j'assistais à une rencontre et, me passionnant pour la précision du compte rendu qui consiste à noter l'heure exacte à laquelle sont réussis les buts, je m'aperçus que le dernier point avait été marqué à la 92e minute. Etait-il valable ?

— Entendons - nous bien. Un match de football dure deux fois quarante-cinq minutes. Mais si un accident ou tout autre motif interrompt le jeu pendant un certain temps, l'arbitre allonge la mi-temps pendant laquelle s'est produit l'incident fortuit de la durée exacte de l'arrêt du jeu. Voilà, Claude, qui répond à ta question.

» Le règlement précise un autre point. Si, au moment ou la partie va se terminer, un joueur commet une infraction pénalisée d'un coup de pied de réparation, l'arbitre a le droit de prolonger la durée du jeu, afin de permettre l'exécution de ce coup de pied.

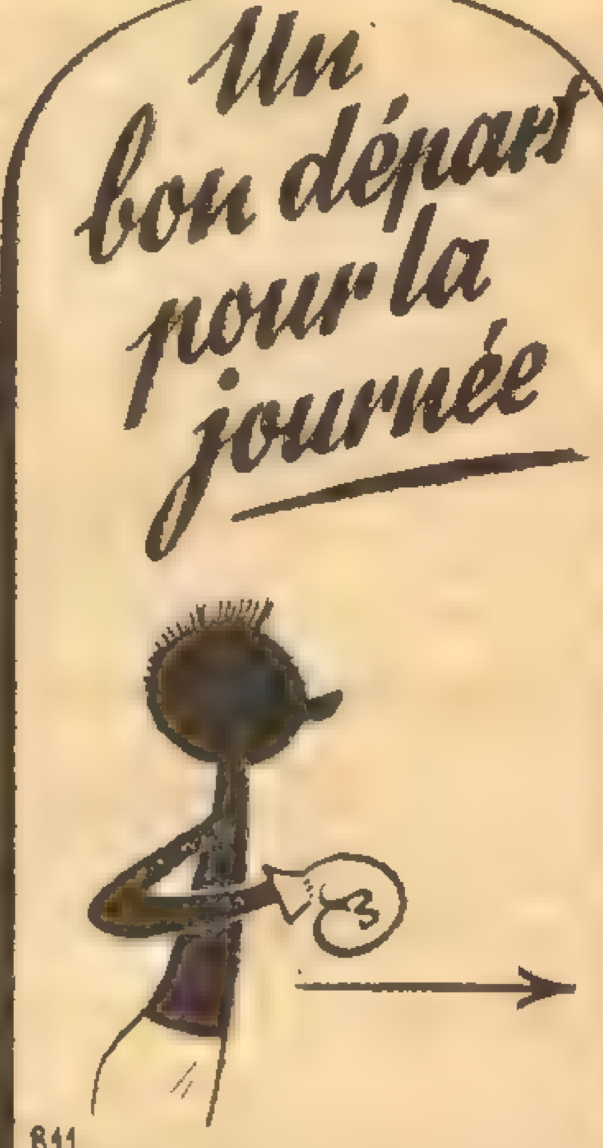
» En savez-vous assez ?

— Non, répond René Nous sommes bavards aujourd'hui. Les rencontres entre jeunes sont jouées en deux mi-temps de trente minutes. Si le résultat n'est pas acquis lorsque l'heure est passée, qui est déclaré vainqueur ?

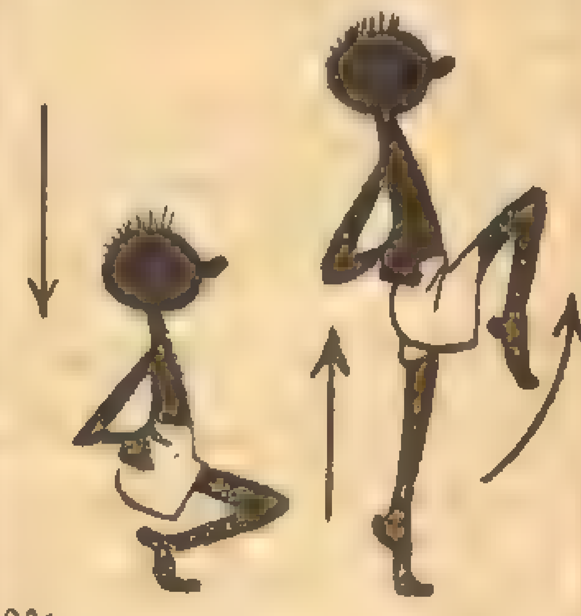
— L'usage veut que l'on fasse le décompte des coups de pied de coin accordés à chaque équipe. Celle qui a bénéficié du plus grand nombre de ces avantages est déclarée victorieuse, car on ne joue jamais de prolongations. Et, en cas d'égalité de coups de pied de coin, on accorde souvent le gain de la partie à la formation ayant la plus faible moyenne d'âge.

— Bravo ! s'écrie Jean-Marie. Je cours chercher mes petits frères, afin de les incorporer dans notre troupe. Comme l'un d'entre eux est encore au biberon, à nous le record de jeunesse.

Jacques **MORAIN.**



811 LANCER DE BRAS EN AVANT, POINGS FERMÉS — *COMME 810 AVEC LE BRAS DROIT*



821 FLEXION EXTENSION DES JAMBES SUIVIE DE LANCER DE JAMBE FLÉCHIE EN AVANT. *EXÉCUTER 21 PUIS EN SE RELEVANT, LANCER LE GENOU Gme (DRT) LE PLUS HAUT POSSIBLE AVANT DE POSER LES TALONS AU SOL.*



831 SUR LE DOS ÉLÉVATION DES GENOUX EXTENSION DES JAMBES — *COMME 232, UNE BALLE LESTÉE ENTRE LES PIEDS*



FENTE LATÉRALE AVEC ÉLÉVATION HORIZONTALE DES BRAS TENDUS — *PORTER LA JAMBE Gme (DRTE) FLÉCHIE À Gme (DRTE) EN ÉLEVANT LES BRAS TENDUS À L'HORIZONTALE.*



La fin d'une Légende

— Quel est, à ton avis, l'événement essentiel de 1950 ? me demande un ami nord-africain.

J'avoue être un peu embarrassé pour répondre tout de go à cette question.

Car il s'agit tout d'abord de s'entendre, de savoir sous quel angle on veut envisager les faits.

Si l'on se place sur le terrain de la performance pure, de l'exploit chronométrique, on peut estimer que la chute du record du monde du 100 mètres par le Panaméen Lloyd La Beach, en 10" 1/10 mérite d'être retenu en tout premier lieu.

Si l'on donne la préférence au côté « émotionnel » du sport, la punition reçue par Joe Louis lors de sa rentrée malheureuse contre Ezzard Charles parle à l'imagination, rappelle que la boxe est impitoyable, même pour ceux qui furent les plus grands, et rappelle cette règle d'or : on ne peut pas être après avoir été.

Voit-on, en premier lieu, dans les jeux du stade, la lutte farouche entre deux hommes, entre deux volontés ? Alors, comment ne désignerait-on pas ce fameux 5.000 mètres des championnats d'Europe d'athlétisme, à Bruxelles, au cours duquel le Tchèque Zatopek, véritable phénomène de résistance, parvint à vaincre le champion olympique, le Belge Gaston Reiff, après une empoignade véritablement émouvante ?

On pourrait continuer l'énumération, citer encore bien des performances.

Pourtant, on s'en tiendra là. Car, à la réflexion, il semble que le fait capital de 1950 n'est pas là et se rapporte non à un exploit individuel, mais à une série de résultats enregistrés sur les terrains de ballon rond et dont la conséquence est celle-ci : « Pour la première fois dans l'histoire du football, il n'est plus possible de parler de la suprématie des Britanniques. »

L'ORGUEILLEUX FOOTBALL BRITANNIQUE.

Pendant de très longues années, le football anglais, fier de ses traditions, de son organisation, de sa puissance, a considéré avec une certaine hauteur ses adversaires non anglo-saxons. Pour un sportsman des Iles, les seuls matches sérieux étaient constitués par les rencontres opposant l'Angleterre à l'Irlande, à l'Ecosse et au Pays de Galles. Le reste était sans importance. A l'occasion, pour faire plaisir à des amis lointains, on envoyait sur le continent — d'ordinaire en fin de saison — une sélection nationale. Cette sélection était certes formée d'excellents éléments, mais ceux-ci, tout comme leurs dirigeants, n'attachaient qu'une importance assez relative aux résultats. Les rencontres à l'étranger servaient de récompense aux joueurs et avaient, on peut bien le dire, surtout un intérêt touristique pour les soccers d'outre-Manche.

En 1933, toutefois, La Football Association d'Angleterre décida d'inviter chaque année une équipe continentale à venir jouer à Londres contre le team de la « Rose ». Successivement, l'Espagne, l'Autriche, la France, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Belgique, la Suisse et la Suède tentèrent l'exploit en vain : jamais les visiteurs ne parvinrent à triompher, le plus beau résultat étant obtenu, en 1945, par la France, qui réussissait, sur le terrain de Highburry, à faire match nul (2-2). Or, il y a quelques semaines, les Yougoslaves ont obtenu un résultat analogue (2-2). Le match nul de la France pouvait s'expliquer par le fait qu'à l'époque, le football anglais subissait encore — et bien davantage que le nôtre — le contre-coup de la guerre. Le « draw » des Yougoslaves, lui, fait suite à l'échec total des Britanniques en Coupe du Monde, et c'est sous cet aspect qu'il prend toute sa signification.

« L'HUMILIATION » DE RIO.

C'est en effet la première fois cette année que l'Angleterre participait à la Coupe du Monde de football. Pour des raisons qu'il serait trop long de vous expliquer ici, elle s'était tenue à l'écart des précédentes éditions de cette compétition. Cette fois, elle décida de rompre son splendide isolement et d'envoyer en Amérique du Sud l'élite de ses professionnels, afin de démontrer que le football insulaire était bien le premier du monde.

L'équipe fut préparée avec le plus grand soin, se qualifia dans son groupe éliminatoire en battant l'Irlande, le pays de Galles et l'Ecosse, joua deux matches d'entrainement contre le Portugal à Lisbonne et contre la Belgique à Bruxelles, les gagna tous deux et partit confiante pour l'Amérique du Sud.

Là, ce fut la catastrophe. Les orgueilleux footballers d'Albion commencèrent par être battus (1-0) par les Etats-Unis, dont l'équipe n'était formée que de débutants, puis, par le même score, par l'Espagne. Une pauvre victoire, 2-0 sur le Chili, n'empêchait pas l'Angleterre de connaître cette humiliation d'être éliminée de la poule finale de la Coupe !

On conçoit, dans ces conditions, que le 2-2 d'Angleterre-Yougoslavie, le 22 décembre, faisant suite à la déconvenue brésilienne, ait provoqué dans tout le monde du football ce qu'il est convenu d'appeler une véritable sensation.

On ajoutera que, quelques jours plus tard, à Glasgow, l'Ecosse subissait devant l'Autriche, par 1-0, la première défaite de son histoire devant une équipe continentale.

« FAIRE FACE. »

Ces résultats témoignent que le football anglais ne peut plus prétendre être le premier du monde. 1950 aura marqué la fin de la légende de l'invincibilité britannique.

Mais ce serait mal connaître nos amis et voisins que de croire qu'ils acceptent avec sérénité cette situation peu agréable pour leur amour-propre. La ténacité anglaise n'est pas un vain mot. En sport comme en d'autres domaines.

En d'autres pays, les sportifs se seraient perdus en « explications », auraient cherché à une série de résultats médiocres des raisons plus ou moins valables, auraient ergoté. Les Anglais ont « encaissé le coup ». Le direct qu'ils ont reçu à l'estomac leur a fait faire la grimace, mais ne les a pas mis k. o. Et, loin de se retirer des grandes épreuves internations, où son prestige avait été un peu écorné, la Fédération Anglaise a, au contraire, décidé de multiplier les contacts avec l'étranger. C'est ainsi qu'au mois de mai un grand festival interclubs aura lieu de l'autre côté du Channel. On parle aussi d'inviter les équipes nationales d'Argentine et d'Uruguay.

Comme l'écrivait dernièrement un critique averti du football, 1950 restera dans l'histoire du ballon rond l'année où le slogan fameux « Rule Britannia » (Gouverne, Angleterre !) aura été dépourvu de signification.

... Et c'est bien là, semble-t-il, l'événement majeur de ces douze derniers mois.

GEO FRANCE.

A combien peut-on jouer au football ?

Un A. d. S. de Gennevilliers, Pierre Heurtebize, nous écrit en nous demandant : **De combien d'éléments doit se composer au minimum une équipe lors du début d'un match de football pour ne pas être déclaré forfait par l'arbitre ?**

La réponse n'est pas si simple que cela. Voilà en effet ce que prévoit le règlement : **Il faut être SEPT pour commencer un match de football (7 par équipe, bien entendu). Mais, en cours de partie, si un de ces sept joueurs est blessé ou quitte le jeu, son équipe peut continuer à 6. Quand l'équipe est réduite à 5 hommes, le match doit être arrêté pour forfait.**

Je voudrais bien savoir..

Rappelons que cette rubrique « JE VOUDRAIS BIEN SAVOIR » est ouverte à tous nos amis et qu'elle nous permet de répondre à toute question d'ordre sportif. Délai de réponse : environ un mois. Ajoutons que nous répondons directement aux questions ne présentant qu'un intérêt personnel. Dans ce cas, joindre un timbre pour la réponse.

BERNARD GALIMENT, 15, rue de Moscou, Paris. — La Coupe de l'Ouest de l'Europe de hockey sur glace est une vieille compétition qui se disputait avant la guerre sous le nom de Challenge Lippens. Dix clubs y participent cette saison : trois clubs hollandais (Amsterdam, La Haye et Tilburg), trois clubs belges (Anvers, Bruxelles et La Haye), trois clubs français (Racing C. F. Paris, C. O. Billancourt et Chamonix), et une équipe militaire américaine en Allemagne. Actuellement, La Haye et Bruxelles sont en tête.

Le hockey sur glace est un sport ultra-rapide et magnifiquement spectaculaire. Malheureusement, comme son nom l'indique, il se joue... sur la glace. C'est dire qu'il ne peut y avoir d'équipes que dans les régions où le climat hivernal le permet ou dans les villes qui possèdent une patinoire artificielle. A Paris, on joue cet hiver au stade Roland Garros, à Auteuil.

PAUL HERVET, à Langres. — Le nouveau champion de France des poids coqs, l'Algérien Chemana, a 24 ans et habite depuis quelques années à Avignon. Il n'a jamais boxé à Paris, et sa carrière n'en est qu'à ses débuts, puisqu'il n'a disputé que treize combats « pros » sans jamais connaître la défaite. Ne l'ayant jamais vu, je ne puis t'en dire que ce qu'on m'en a dit, à savoir qu'il est très dynamique, qu'il frappe, mais que sa boxe est assez rudimentaire. Ses victoires sur Pratesi, Medina et Mathieu prouvent néanmoins qu'il n'est pas dépourvu de classe. Attendons encore pour le juger définitivement.

Le palmarès des matches Angleterre-Continent

1931 :	bat Espagne	7-1
1932 :	bat Autriche	4-3
1933 :	bat France	4-1
1934 :	bat Italie	3-2
1935 :	bat Allemagne	3-0
1936 :	bat Hongrie	6-2
1937 :	bat Tchécoslovaquie	5-4
1945 :	nul avec France	2-2
1946 :	bat Belgique	2-0
1946 :	bat Suisse	4-1
1947 :	bat France	3-0
1947 :	bat Suède	4-2
1948 :	bat Suisse	6-0
1949 :	bat Italie	2-0
1950 :	nul avec Yougoslavie	2-2


ATTAQUE EN BIRMANIE
Buck et son équipe doivent rencontrer les hommes d'un sous-marin allié dans un ilot de la Baie d'Along. Mais ceux-ci ne sont pas au rendez-vous.


UNE DEMI-HEURE S'EST ÉCOULÉE. LE FEU N'EST PLUS QU'UN ÉNORME TAS DE BRAISES.
RIEN! TOUJOURS RIEN!... C'EST DÉSESPÉRANT!
ILS NE SONT PAS LÀ, C'EST SÛR!... NOUS SOMMES PERDUS!...
LA PROVISION DE BOIS EST ÉPUISÉE. LE FEU VA S'ÉTEINDRE...
COURAGE, KIDS, ON NE VA PAS SE LAISSER ABATTRE PAR CE PÉPIN!...
282 A


MAIS AU LARGE L'OEIL INVESTIGATEUR D'UN PÉRISCOPE VIENT DE CREVER LA SURFACE DE L'EAU NOIRE..


JE NE ME SUIS PAS TROMPÉ, C'EST UN FEU!...
IL FAUT S'ASSURER QUE C'EST BIEN EUX!... GARE AUX PIÈGES!...
481
TROIS MINUTES PLUS TARD "CHASSANT PARTOUT" UN SOUS-MARIN AMÉRICAIN ÉMERGE DANS UN ÉNORME BOUILLONNEMENT D'ÉCUME... DÉJÀ, LE TROU D'HOMME DU KIOSQUE S'EST OUVERT. DES SILHOUETTES EN JAILLISSENT, ARMÉES DE JUMELLES...
J. 282 B


ET, DANS LE POSTE CENTRAL...
J'APERÇOIS UNE LUEUR!... ON DIRAIT UN FEU!... SANS DOUTE LEUR SIGNAL?... ON VA ALLER VOIR!... SURFACE!...
CHASSEZ PARTOUT!...


IL FAUT EN AVOIR LE COEUR NET!... SAM ALLUME LE PROJECTEUR À ÉCLATS ET DEMANDE-LEUR QUI ILS SONT!...
AYE AYE, (1) SIR!..
(1) : COMPRIS


GOSH!... LÀ!... REGARDEZ!... DES SIGNAUX!...
YEEPEE!... SAUVÉS!...
ENFIN!...
C'EST DU MORSE!...

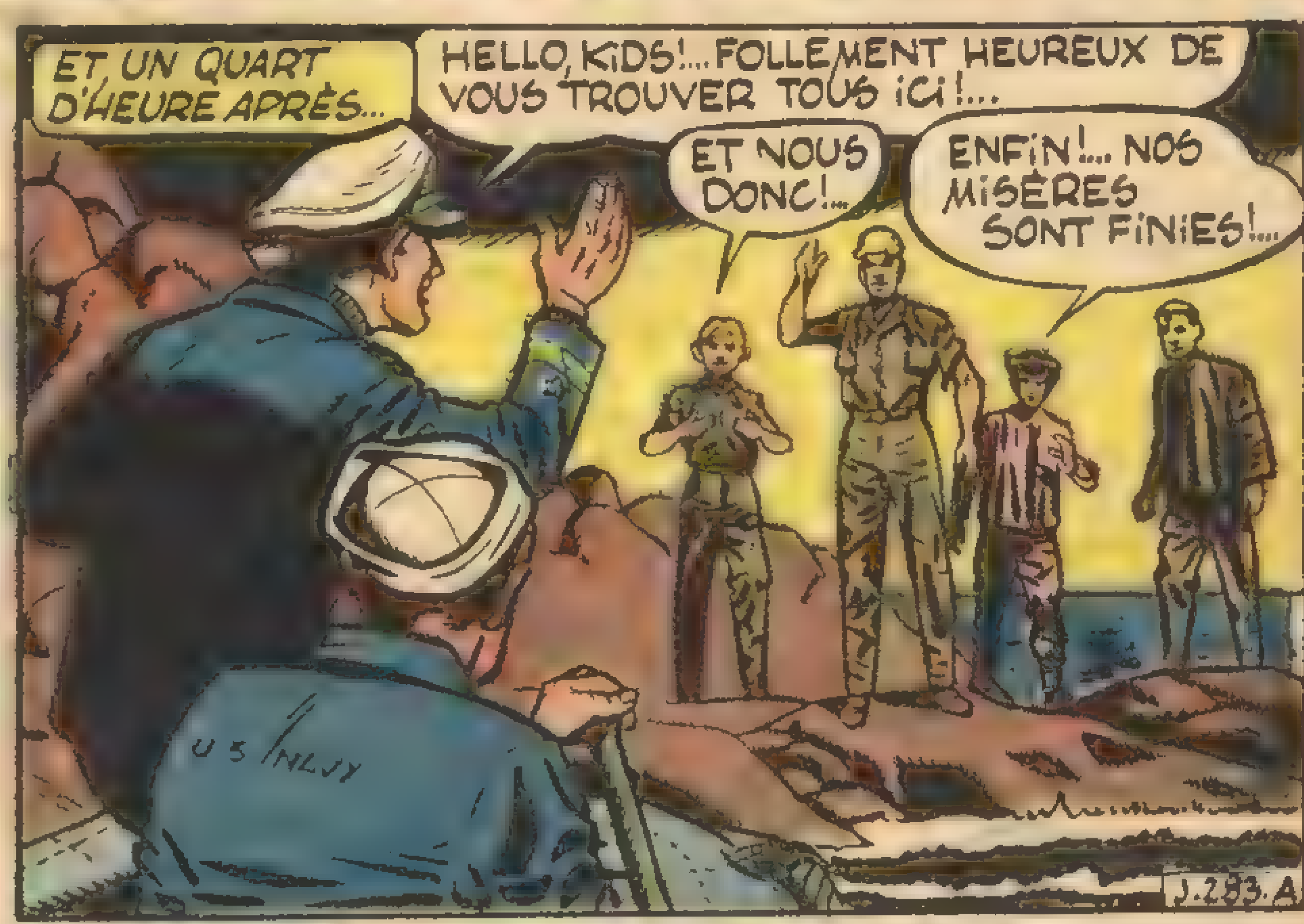

IL FAUT RÉPONDRE. MAIS COMMENT FAIRE?
VOUS ALLEZ VOIR! VITE, COUPEZ-MOI UNE FEUILLE DE BANANIER AUSSI GRANDE QUE POSSIBLE!...
AUCUN DOUTE, C'EST LE SOUS-MARIN!
J 282 C

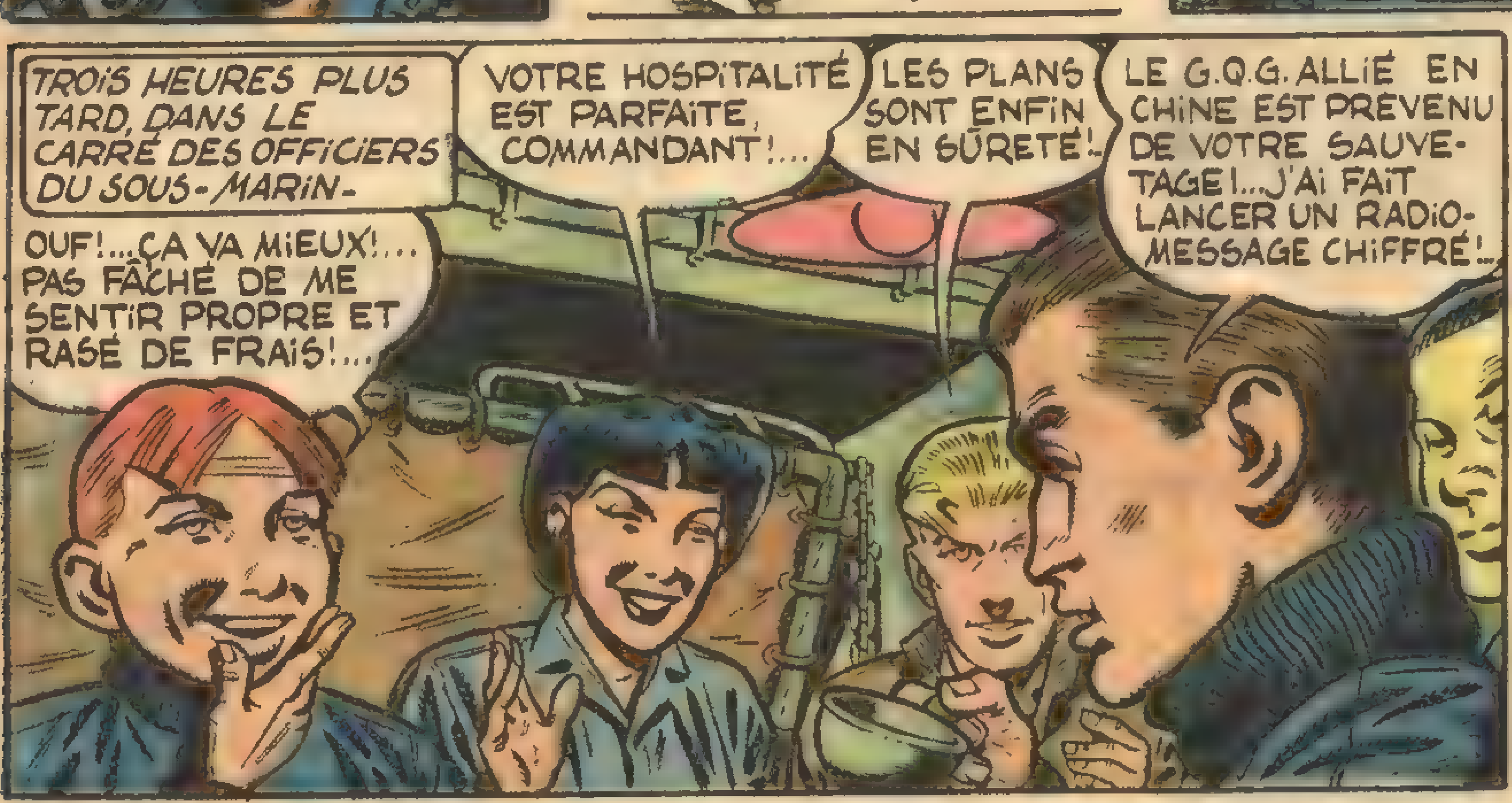

VOILÀ, COMMANDANT!...
MERCI!... EN COUVRANT ET EN DÉCOUVRANT ALTERNATIVEMENT LE FEU AVEC CETTE FEUILLE, JE VAIS ENVOYER DES SIGNAUX LUMINEUX!


ET, QUELQUES INSTANTS PLUS TARD...
JE LEUR AI DONNÉ, EN MORSE, L'ANCIEN INDICATIF DE NOTRE ÉMETTEUR. J'ESPÈRE QUE ÇA SUFFIRA!...
AVEC DES PLUMES, COMMANDANT VOUS RESSEMBLERIEZ À UN VRAI PEAU-ROUGE!...
ILS RÉPONDENT QU'ILS ENVOIENT UN CANOT!...


PLUS DE DOUTE! CE SONT EUX! LIEUTENANT, EMBARQUEZ AVEC DEUX HOMMES ET ALLEZ LES CHERCHER!...


CEPENDANT, LES AMÉRICAINS REGAGNENT VIVEMENT LA PLAGE.


ET UN QUART D'HEURE APRÈS...
HELLO, KIDS!... FOLLEMENT HEUREUX DE VOUS TROUVER TOUS ICI!...
ET NOUS DONC!...
ENFIN!... NOS MISÈRES SONT FINIES!...
J.283.A


TROIS HEURES PLUS TARD, DANS LE CARRÉ DES OFFICIERS DU SOUS-MARIN...
OUF!... ÇA VA MIEUX!... PAS FÂCHÉ DE ME SENTIR PROPRE ET RASÉ DE FRAIS!...
VOTRE HOSPITALITÉ EST PARFAITE, COMMANDANT!...
LES PLANS SONT ENFIN EN SÛRETÉ!...
LE G.Q.G. ALLIÉ EN CHINE EST PRÉVENU DE VOTRE SAUVETAGE!... J'AI FAIT LANCER UN RADIO-MESSAGE CHIFFRÉ!...


OÙ NOUS MENEZ-VOUS?...
J'AI ORDRE DE FRANCHIR LE DÉTROIT D'HAÏNAN ET DE VOUS DÉBARQUER ENTRE MACAO ET LA BAIE DE KWANG-TCHÉOU!... C'EST LE SEUL BOUT DE CÔTE CHINOISE ENCORE AUX MAINS DE TCHANG-KAI-CHEK!...


ON VOUS Y ATTENDRA. UNE FOIS LÀ VOUS SEREZ EN SÉCURITÉ! TOUTE LA QUESTION EST D'Y ARRIVER!...
EN EFFET!... NOUS DEVONS TRAVERSER LES EAUX JAPONAISES!...


OUI!... SALE MISSION!... NOUS NAVIGUERONS TOUT LE TEMPS EN PLONGÉE ET NOUS NE FERONS SURFACE QUE LA NUIT!...
ÇA VAUT MIEUX!... LA MER DOIT GROUILLER DE DESTROYERS!... SANS COMPTER LES MINES!...


BAH! À DIEU VAT! MAIS CONTINUEZ À GARDER LES PLANS SUR VOUS, ÇA VAUT MIEUX!...
MINCE ALORS! MOISIR DANS CETTE BOÎTE D'ACIER!... JE VAIS REGRETTER NOTRE RADEAU!...
J.283B



Merci tout d'abord pour les gentils vœux de Noël et de Nouvel An reçus de partout, et que je vous réciproque avec la même sincérité. Puis-je demander, en guise d'étrennes, que vous indiquiez votre prénom en toutes lettres, quand vous m'écrivez ? Vous me donnerez ainsi l'impression d'être plus près de vous.

C'est en particulier pour toi que je dis cela, A. M., Vilespy, de Toulouse ; ta « Berceuse à mon petit frère » m'a beaucoup plu :

Puisque la journée va finir,
Mon petit frère va dormir ;
Dehors, le vent souffle et rage,
Mais pourquoi craindre l'orage ?

Demain matin, à ton réveil,
Lorsque tu n'auras plus sommeil,
Tu riras bien fort avec moi,
Mais maintenant, dors, petit roi!

Hélène Gadenne, de Gondicourt, n'a que neuf ans ; elle écoute cependant déjà la Muse :

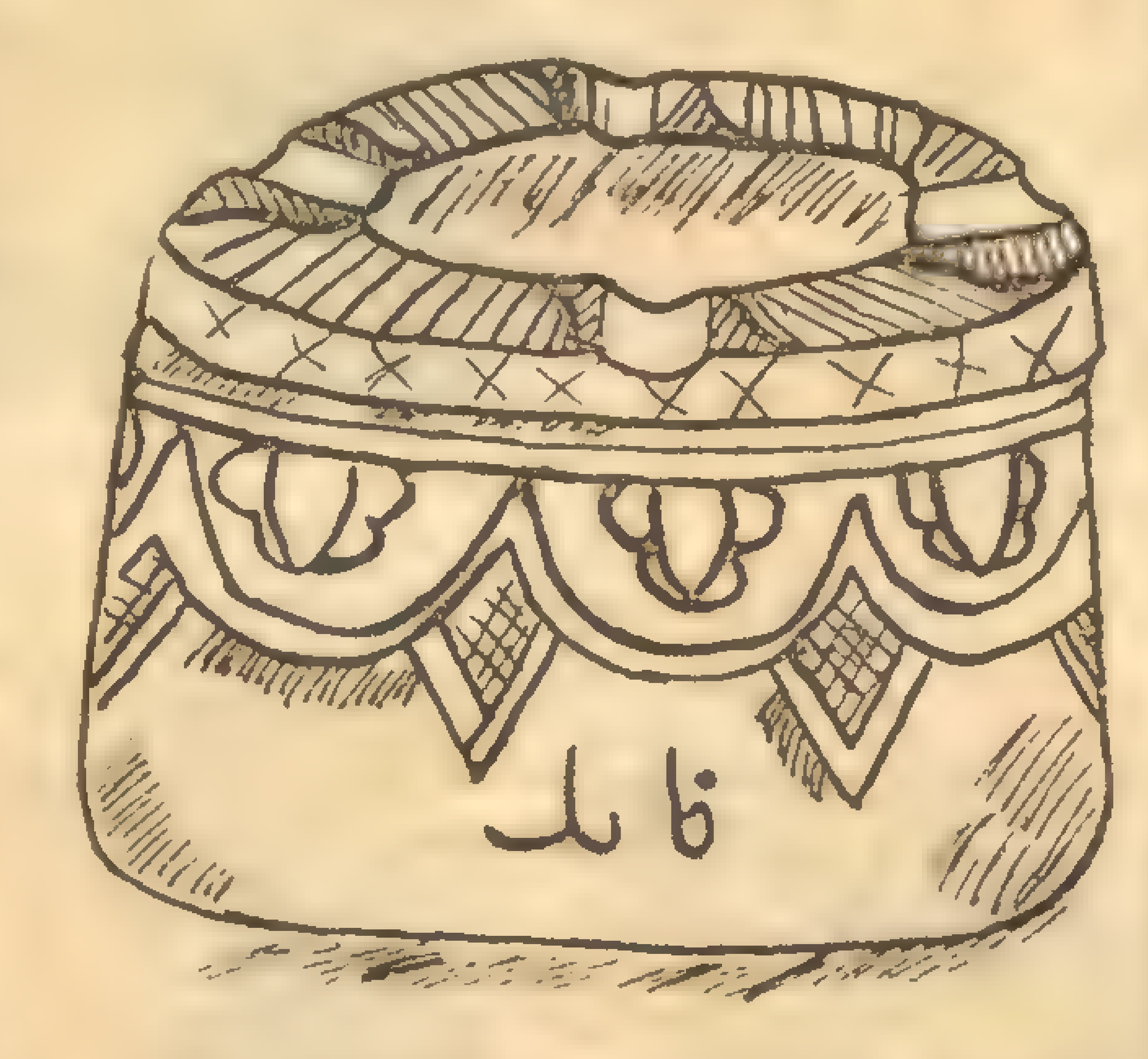
Deux petits frères, de grand matin,
S'en sont allés par les chemins,
Ils ont essayé en vain
D'imiter la belle hirondelle.
Ils n'ont pu voler comme elle.

Hélas! non, Hélène, nous n'avons pas d'ailes, mais nous avons des yeux pour regarder le ciel, l'azur.

Les héros de Léon Boucquillon, 17 ans, Fayt-lez-Manage, fixent, eux, le but, car ce sont des sportifs. J'aime en particulier un vers de ton poème, Léon, parce qu'il dit beaucoup en peu de mots : « Jambes actives et dents serrées. » Ta dernière strophe résume avec émotion le rêve de ceux qui poursuivent la gloire :

Ils sont beaucoup de petits gars
A vouloir des gerbes à pleins bras,
Hantés par la courbe d'un guidon,
Un gant de boxe, un cuir de ballon;
Combien d'entre eux suivront leur [illusion
Et deviendront un jour champions?

Hé ! il n'est pas nécessaire de cueillir des lauriers pour faire du sport ; on peut aussi écrire, dessiner pour le plaisir...



Jean Galloni, de Stax, nous offre un bel échantillon de poterie de Nabeul sous forme d'un « Cendrier » au dessin compliqué.

Ghislain Tricqueneaux, de Hautmont, me soumet un éléphant, ce qui m'empêche de lui donner mon avis ; ton croquis ne peut avoir du caractère, Ghislain, parce que ton modèle n'est pas vivant. Pourquoi ne t'inspires-tu pas d'un modèle moins encombrant et plus familier ?

J. Ruette, de Wasmuel, a saisi une attitude de son lapin, et bien que le trait soit terriblement appuyé, l'effet est heureux.

Maurice Loiseau, de Waterloo, a perdu de vue, en m'envoyant son « Cercle » décoré au pastel, que les dessins en couleurs sont exclus.

Claude Barouih a interprété Lucky Luke, oubliant que l'originalité est une condition essentielle. J'attends la revanche de ces deux amis.

LE PLUMITIF.

LE GRAND MENEUR VOUS PARLE :

Encore un bricolage amusant :

Un bombardier en piqué

Si l'on te disait de monter sur un bombardier et d'être le bombardier, est-ce que tu t'en tirerais avec honneur? Voici le moyen de t'exercer.

Procure-toi (on en trouve chez les électriciens) un tout petit électro-aimant marchant sur pile. Voilà en fait le principe de base de ton bombardier. Il te faut encore environ 5 mètres de fil électrique très souple, du bois assez lourd, quelques petites poulies, du fil très solide et un petit lingot de fer de la grandeur et de la forme d'un dé. Assure-toi que ton aimant est capable de maintenir ce lingot.

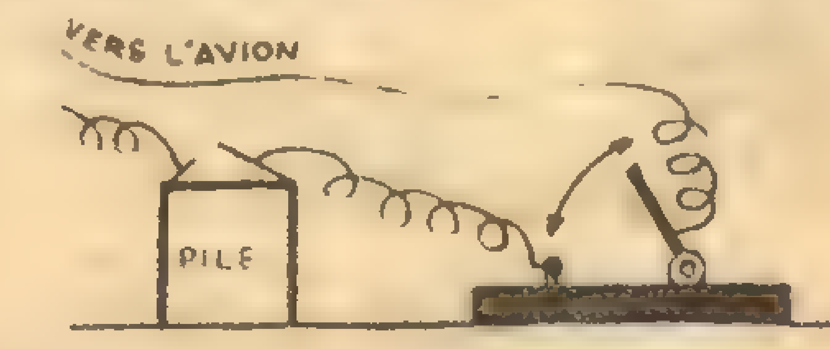


Construis tout d'abord une maquette d'avion. Qu'elle soit jolie, bien équilibrée et que dans son fuselage soit installé ton électro-aimant, avec le lingot (la bombe) dépassant sous le ventre de l'avion. Au point d'équilibre de l'avion, installe une double tige supportant une petite poulie ou une roue libre (dessin n° 1).

A présent tend un fil depuis le plafond de ta chambre d'un côté, jusqu'au sol de l'autre côté. Ton avion va naviguer sur ce fil. C'est-à-dire que tu le laisseras descendre d'un bout à l'autre de la chambre. Afin de le remonter sans difficultés, attache un mince fil à la queue de ton avion, qui passera par une poulie près du plafond et qui aboutira ensuite à ton poste de commande.

Connecte aussi ton électro-aimant avec deux fils électriques qui, eux aussi, viendront directement à ton poste de commande.

L'un de ces fils aboutira à la pile électrique. L'autre aboutira au détonateur, qui sera lui-même relié à la pile. Le dessin du détonateur te montrera suffisamment comment tu dois le construire (dessin n° 2).



Ainsi donc, quand tu mets le courant, la bombe reste collée aux flancs de l'avion, qui descend lentement le long du fil.

Dès que tu inverses la manette de ton détonateur, la bombe tombe immédiatement.

Dernière réalisation : fais un plan miniature (1,50 m. sur 1 m.) d'un paysage avec routes, ponts, fortins, batteries d'artillerie, etc. Tu pourras même faire fortins, ponts et batteries d'artillerie en miniature, afin que ta bombe les fasse sauter plus visiblement.

Place ce secteur sous la trajectoire de ton avion et... tire au bon moment.

LE GRAND MENEUR.

LE FURETEUR VOUS DIRA

UN PETIT EFFORT !

BONNE ANNEE !

Après la douce fête de Noël, voici le Nouvel An, qui en est comme le prolongement. Certains considèrent comme une corvée le devoir de présenter des vœux à la ronde. Ceux-là sont à plaindre, car ils ont bien vite oublié le message de fraternité de la Nativité.

Pour nous, sensibles aux témoignages d'amitié des A. d. S. et des autres lecteurs, nous les remercions de leurs lettres et de leurs cartes, qui nous arrivent dès avant le 25 décembre, et à tous nous souhaitons à notre tour une bonne et heureuse année, pour eux et pour leur famille. Puissent-ils contribuer à la joie de leurs parents par leur belle humeur, signe de santé et condition de bon travail : vouons à l'allégresse l'an neuf (l'an 1951, précise Fantasio).

LE CONCOURS DE LA SEMAINE.

Ai-je besoin de vous le dire ? SPIROU sera cette année encore plus attrayant, nous ne négligerons rien pour cela, et vous aurez toujours le plaisir de participer au concours de la semaine.

Convenez-en, il n'était pas bien difficile, le problème de l'oiseau qui mange une feuille, puis deux, puis quatre, doublant ainsi la ration de la veille. Pourtant, le résultat n'est pas fameux, et nous vous donnons une nouvelle chance, en ajoutant une donnée.

Reprenons donc les données : au beau pays de l'Irréel, un gentil oiselet découvre un arbuste rare couvert de feuilles au goût délicieux. Le premier jour, il en mange une seule ; le second jour, mis en appétit, il en mange le double de la veille, et le troisième jour, le double de ce qu'il avait mangé la seconde. Il en fut ainsi jusqu'au trentième jour, et l'arbuste fut alors entièrement dépouillé. Dites-moi donc à présent quel jour la moitié du feuillage a disparu.

LA CRECHE DE NOEL.

Comme je m'y attendais, de nombreux amis me demandent qui a pensé à établir dans les églises ces crèches représentant l'Enfant Jésus entouré de la Vierge, de saint Joseph, ainsi que de l'âne et du bœuf. La tradition en attribue l'idée à saint François d'Assise, qui était un poète et qui voyait là le moyen de rendre plus sensible aux foules le Mystère de la Nativité.

Quant au sapin devenu traditionnel, il est beaucoup moins ancien, en particulier chez nous. Ce n'est guère qu'au siècle dernier que cette coutume des pays du Nord s'est répandue en France et en Belgique. Les Anglais importent des quantités énormes, Christmas étant pour eux la plus grande fête de l'an.

Parmi les légendes de circonstances, nos voisins affectionnent en particulier celle du bon roi Wenceslas de Bohême, préservée de l'oubli par une vieille ballade que les enfants vont chanter de porte en porte. Malgré ses nombreux couplets, l'histoire tient en peu de mots : regardant par la fenêtre de son palais, un soir d'hiver rigoureux, le roi voit une pauvre femme et décide de lui porter à manger. Son page le suit, mais il a de la peine à marcher dans la neige. Sur quoi le souverain conseille à l'enfant de mettre les pieds dans les traces des pas du roi.

La moralité, sous-entendue, se tire d'elle-même : pour être sûr de ne pas faire fausse route, suivons pas à pas ceux qui nous ont donné l'exemple du devoir.

D'OU VIENT LE TABAC ?

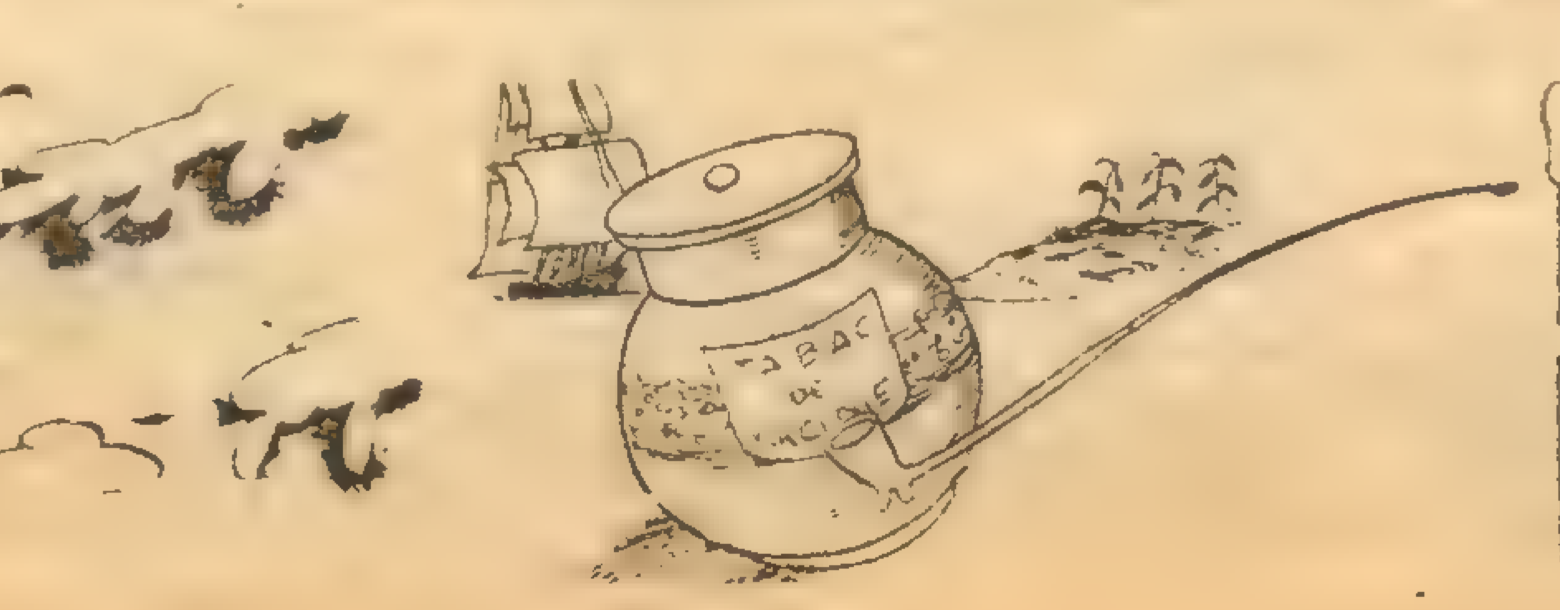
Cependant, nous n'imiterons pas en toute chose les grands hommes, car ils avaient leurs faiblesses. Certains étaient grands fumeurs, et le tabac ne convient pas aux jeunes, surtout s'ils sont sportifs. D'où nous est venu la plante ?

Au XVIe siècle, le roi Philippe II d'Espagne avait chargé Francisco Fernandez d'aller relever au Mexique des produits dignes d'attention. L'émissaire rentra en 1558, ramenant entre autres choses des plants de tabac. Jean Nicot, ambassadeur de France à Lisbonne, obtint alors des graines qu'il envoya à la reine Catherine de Médicis. Dans le même temps, il étudia les caractéristiques de la plante, et les botanistes l'honorèrent en associant son nom à la désignation de ces solanacées : on ne parle plus de la nicotiane, mais bien de nicotine. Au début, cependant, on a cru aux vertus curatives du tabac, et il semble que la manie de fumer nous est venue d'Angleterre : Ralph Lane, premier gouverneur de la Virginie, aurait été le premier fumeur européen.

Si vous aviez déjà pris goût à la funeste cigarette, je vous adjurerais de la laisser de côté, avant d'en être esclave : vous auriez bien plus de souffle pour crier **Spirou ami... partout... toujours !**

LE FURETEUR.





6908T3N78T	359LOT7YN5
9OT3L=NN33	19++3N13D3
T35BYNN358	5=68353NT

Pourquoi Les ANIMAUX se déplacent



TOUS les animaux ne se déplacent pas. Certaines espèces s'installent une fois pour toutes dans un endroit déterminé et n'en bougent plus. Mais d'autres ont le sens du voyage — comme les hirondelles — et font tous les ans des milliers de kilomètres sans se lasser et avec un sens remarquable de l'organisation.

Migration et émigration.

Avant d'expliquer ce goût touristique des bêtes, il convient de distinguer deux sortes de déplacements : la migration et l'émigration. Des bêtes qui *émigrent* quittent un endroit pour n'y plus retourner et meurent généralement au bout du voyage. Tandis que des bêtes qui obéissent aux lois de la *migration* se rendent dans un endroit pour un certain temps, puis reviennent au point de départ.

C'est quelque chose comme un service régulier entre deux régions. Et alors que l'émigration est fatale aux bêtes qui sont forcées de la faire, la migration permet à la race de durer et lui donne une vigueur nouvelle.

L'émigration ou la mort.

De temps à autre, les hommes se heurtent à des multitudes d'animaux qui se déplacent par millions à la surface de la terre. Tout le monde a déjà entendu parler du fléau des sauterelles, dont un seul vol peut couvrir jusqu'à cinq mille kilomètres carrés et qui sont un désastre pour les cultures des pays chauds. Mais il existe des phénomènes plus curieux au Canada et en Norvège. Dans le nord de ces pays vivent de petits rongeurs semblables à des rats et qui s'appellent « lemmings ».

Or, il arrive régulièrement que ces lemmings descendent des hautes terres, en bandes imposantes, et se dirigent vers la mer, où ils vont se jeter pour y périr noyés. De même, en Afrique, on voit apparaître soudain sur le littoral des troupeaux d'antilopes naines, qui, en rangs serrés, se ruent vers l'océan, où la mort les attend.

A New-York (en 1943), on a même connu des invasions de cancrelats et de mouches vertes qui quittaient les égouts sans raison apparente pour s'abattre sur la ville, où les habitants les détruisaient jusqu'au dernier.

Des savants qui ont étudié la vie et les mœurs des lemmings expliquent ainsi cette course à la mort qu'ils pratiquent de temps à autre : vivant en colonies dans les montagnes, ils s'y trouvent si bien qu'ils se multiplient d'une façon effarante. Mais les animaux (hiboux, faucons, martres) qui se nourrissent de lemmings *se multiplient également d'une façon exagérée*, du fait qu'ils ont trop à manger, et bientôt *il y a manque de place*. Traqués, les lemmings quittent la montagne et arrivent dans des régions où viennent à faire défaut les plantes dont leur organisme a besoin pour se bien porter. Prises de panique, les pauvres bêtes perdent tout instinct de conservation et vont se jeter à la mer.

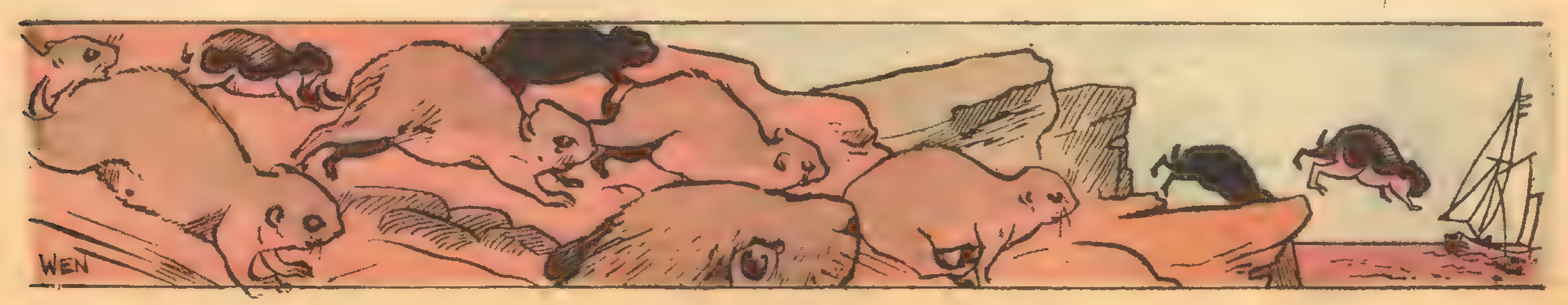
La migration ou la vie.

Dès que l'été est là, des milliers d'animaux reviennent dans nos régions et montent même vers des pays moins cléments encore. A l'automne, le voyage se fait en sens inverse. Parmi ces animaux migrateurs, les hirondelles accomplissent le plus grand trajet : 40.000 km. !

Pourquoi ? Parce que dans les pays nordiques, il existe *une substance stimulante* qui apparaît avec les premiers rayons de soleil dans la végétation et chez les insectes. Cette substance vitaminée est pour l'oiseau une nécessité impérieuse. Sans elle, il mourrait. Un autre genre de migration est celle accomplie par les anguilles. Pour frayer, les anguilles quittent les rivières de nos régions pour se rendre dans une fosse océanique, au sud des Bermudes, où elles disparaissent à jamais. Mais quelque temps plus tard, un grouillement de petits êtres filiformes remonte à la surface et fait en sens inverse le voyage des parents-anguilles Ici, plus question de vitamines. Les anguilles vont pondre leurs œufs à des milliers de kilomètres des rivières où elles vivaient heureuses, pour mourir épuisées du voyage dans les mers lointaines.

Pourquoi? Les savants expliquent qu'il y a longtemps l'Amérique et le vieux continent ne formaient qu'un bloc qui s'est disloqué peu à peu. Le fait est que les côtes du nouveau monde s'emboîtent parfaitement dans celles de l'ancien. Avec les siècles et les millénaires, les deux continents se sont éloignés de plus en plus. Et les anguilles qui au début n'avaient qu'une petite distance à franchir pour aller des rivières à l'océan ont pris l'habitude d'accomplir des voyages de plus en plus longs au fur et à mesure que les continents s'éloignaient. Elles sont restées fidèles à une manière de se comporter, et au lieu de pondre leurs œufs dans une mer proche des rivières où elles vivent adultes, elles ont préféré retourner toujours au même endroit qu'avaient choisi une fois pour toutes leurs lointains ancêtres.

M. M.





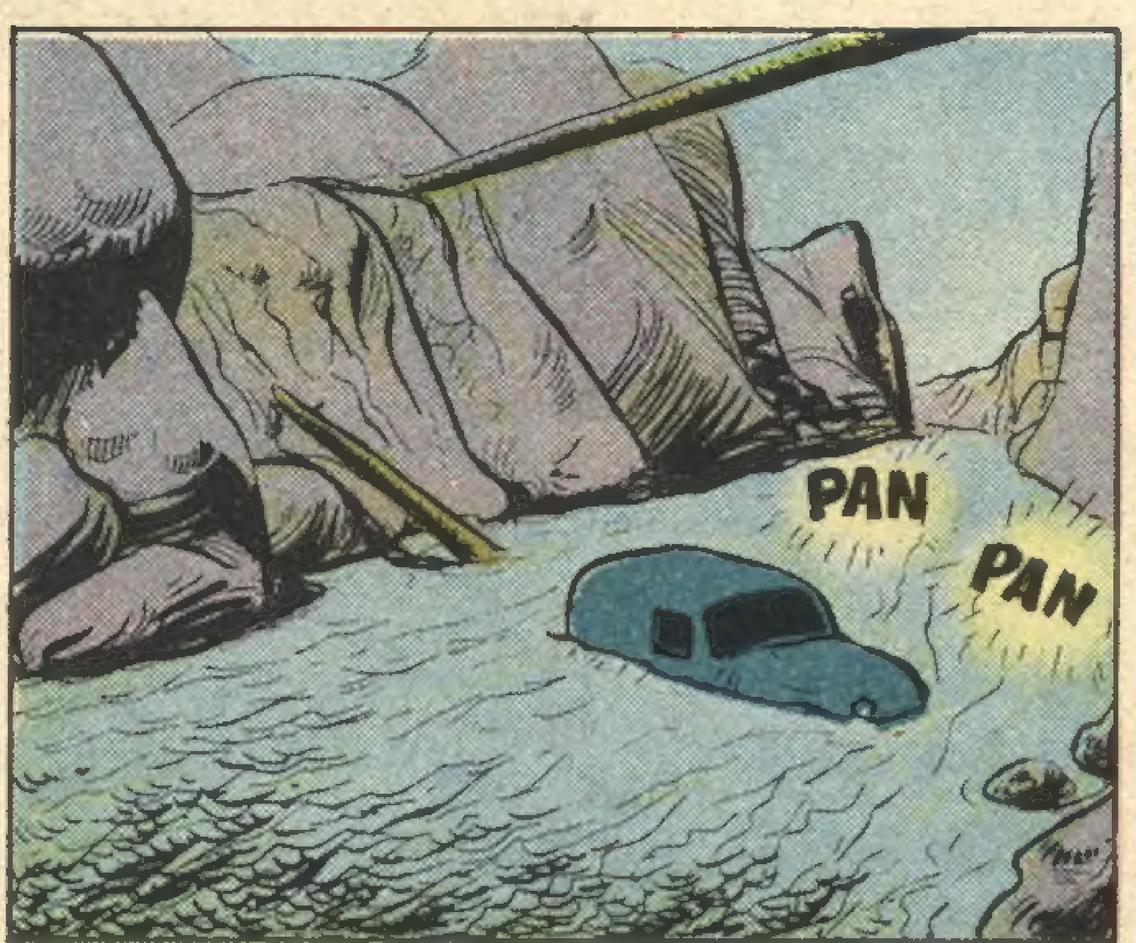
La voiture de la banque a été attaquée par les bandits de Pancho Vargas.

LARSEN, ATTENTION!





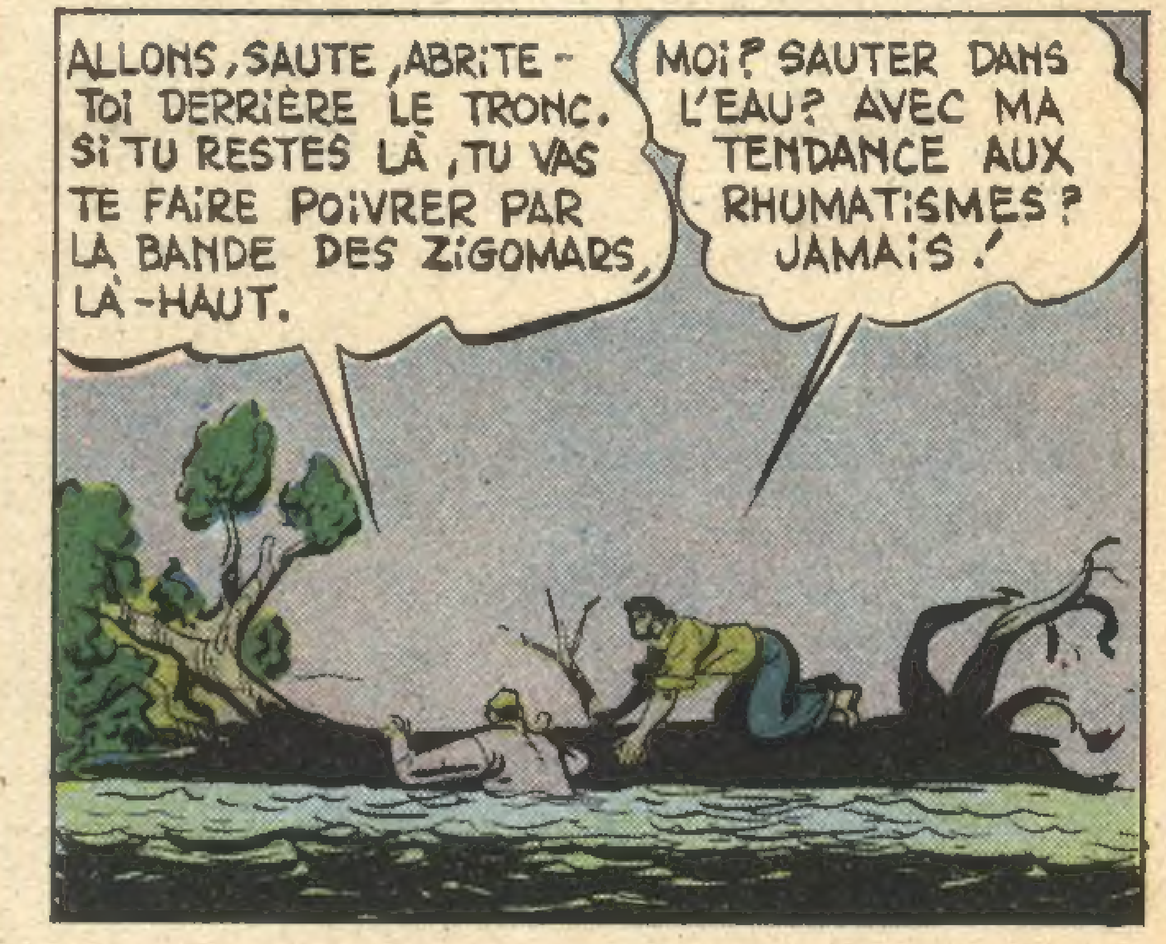






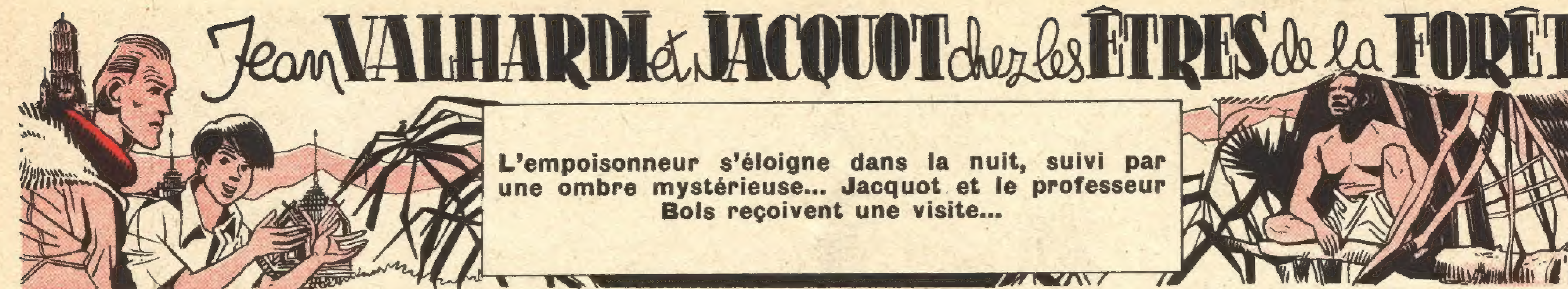






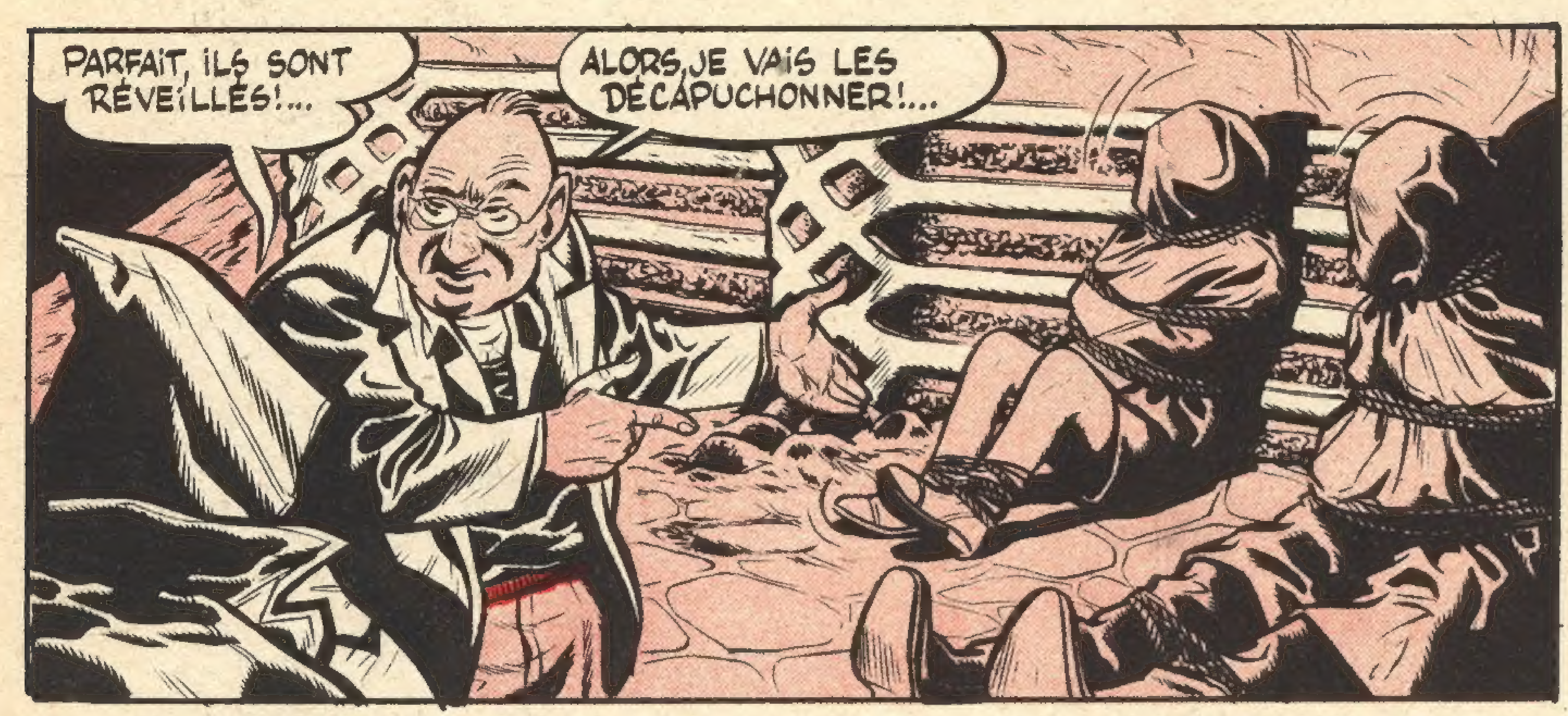








L'empoisonneur s'éloigne dans la nuit, suivi par une ombre mystérieuse... Jacquot et le professeur Bols reçoivent une visite...



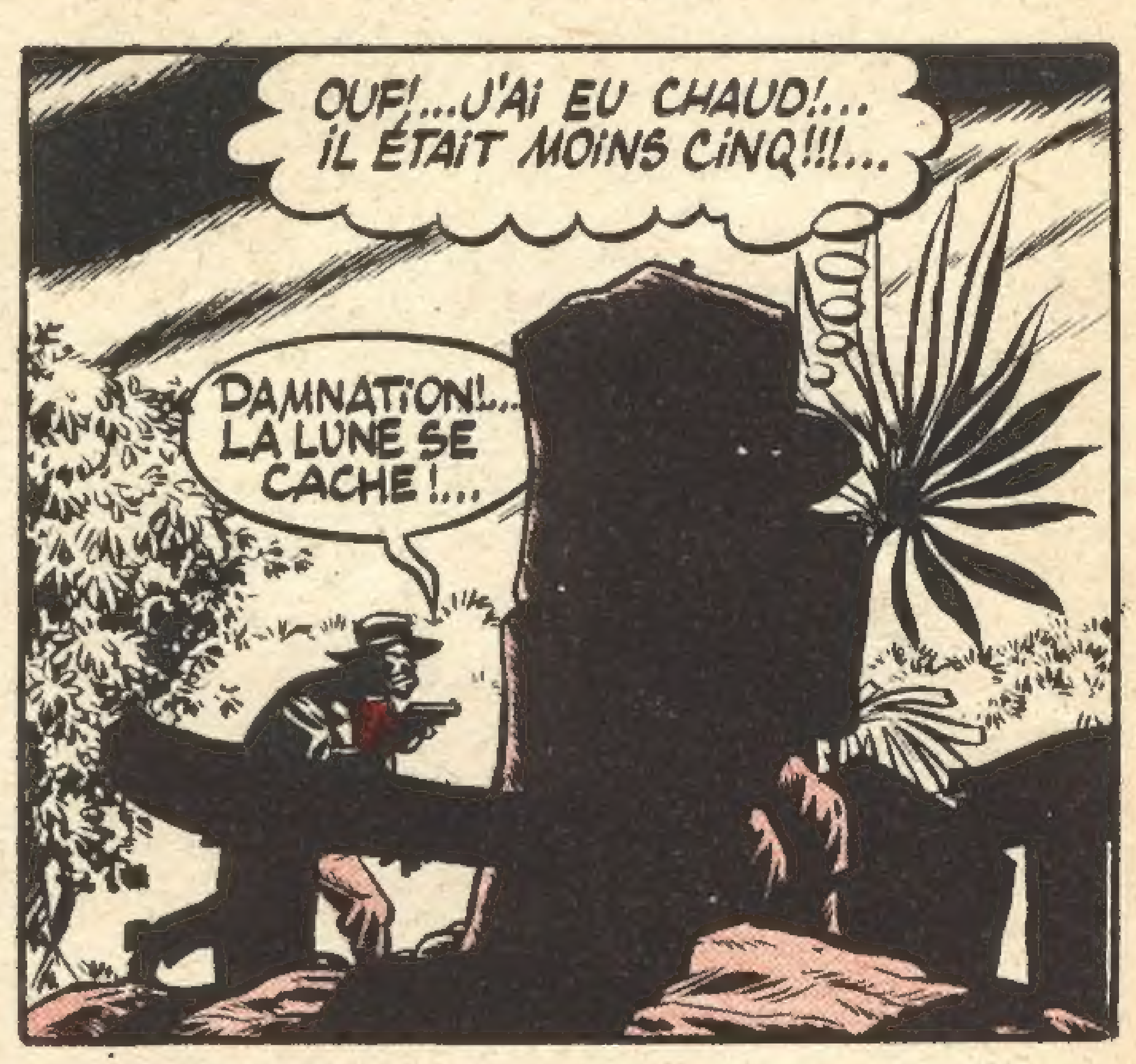








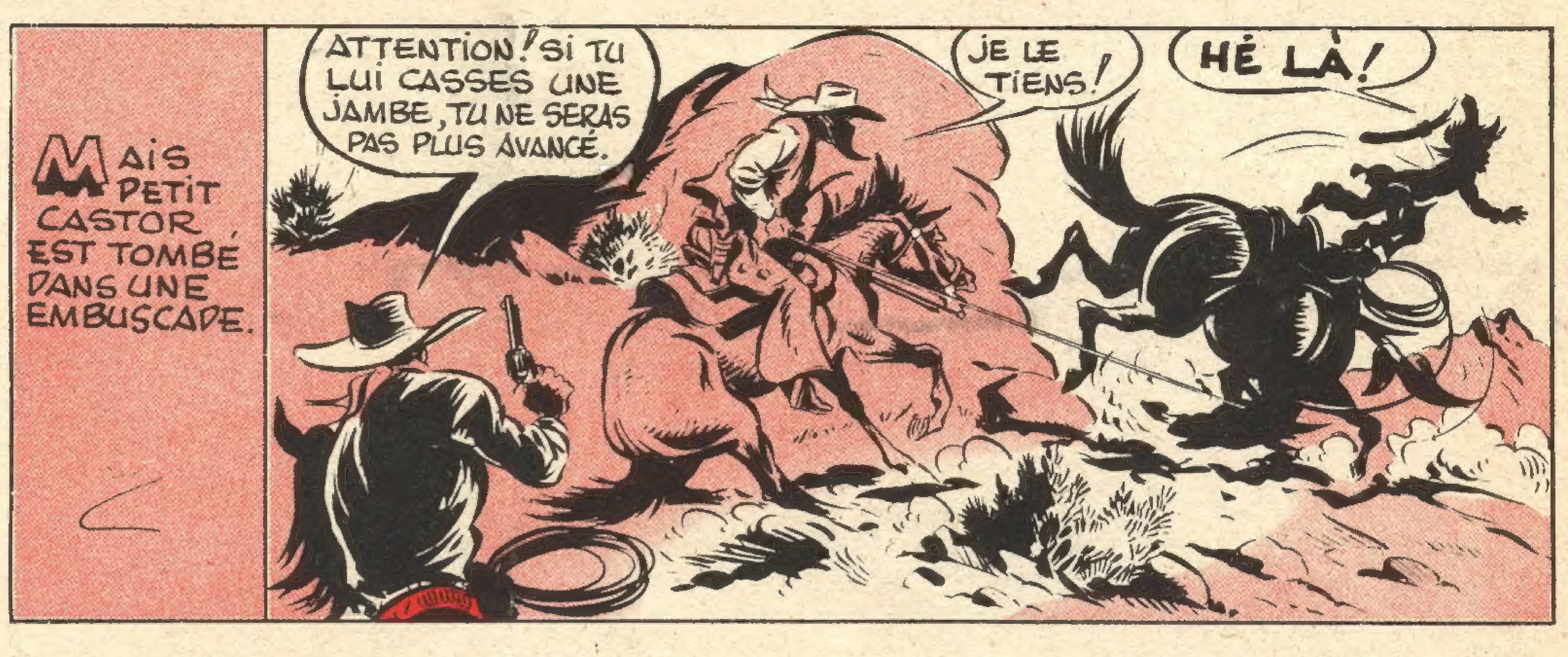






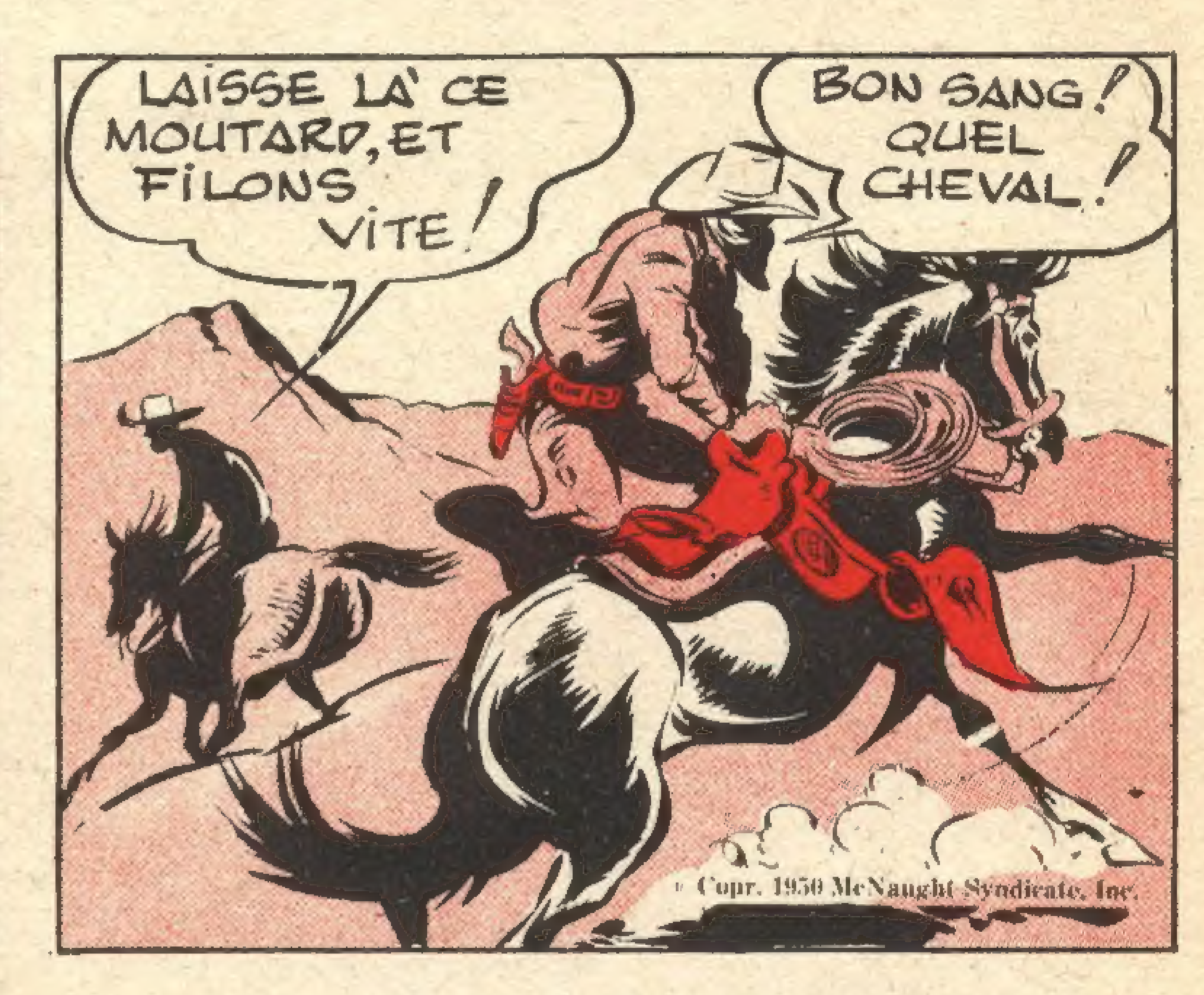


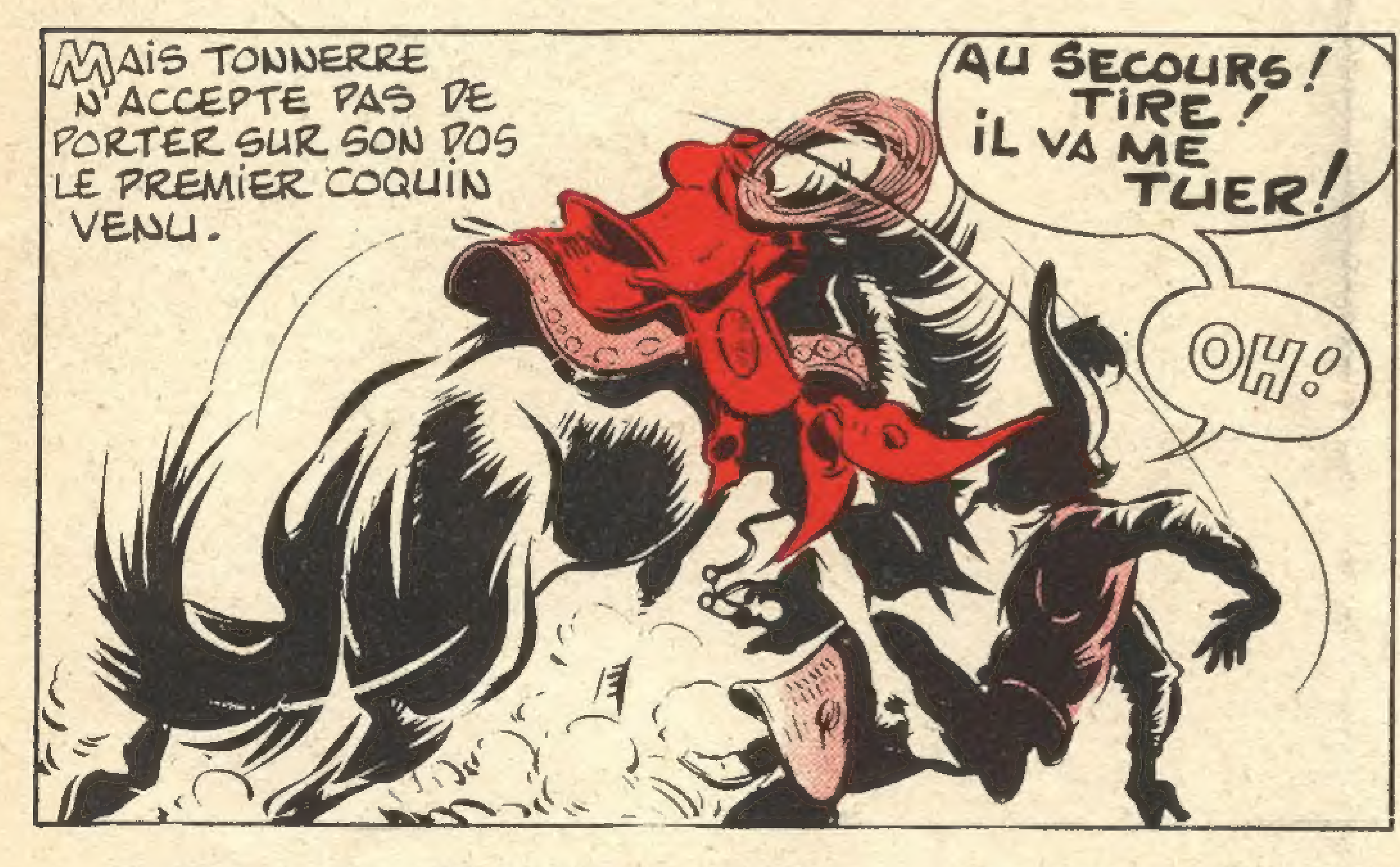


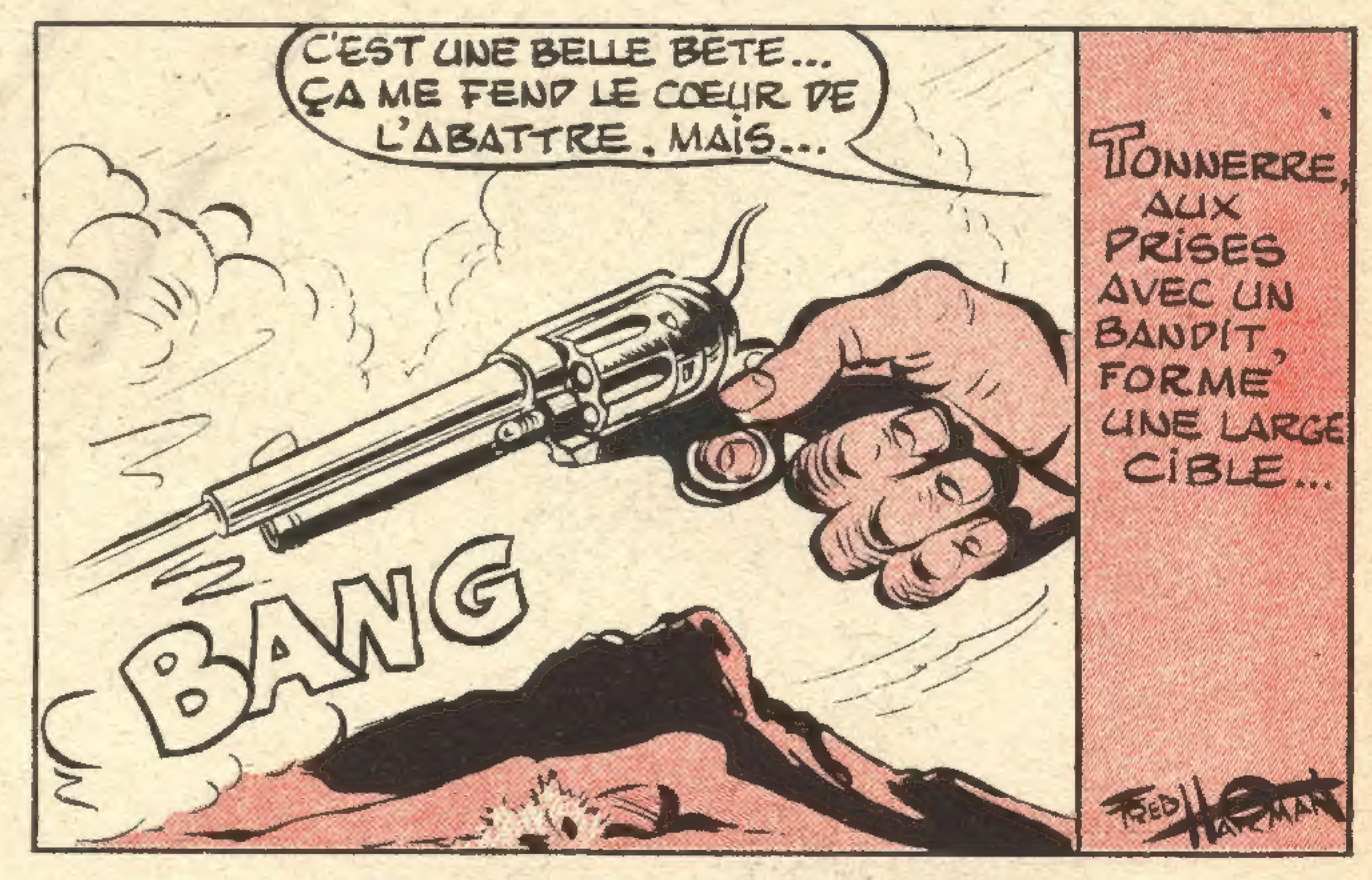












Echos du Monde :

Plus fort que Tartarin

Dans l'Oubangui-Chari, en Afrique Noire, on chasse l'antilope à la casquette. Ce n'est pas une galéjade, les antilopes fuient immédiatement à l'approche de l'homme. Elles ont un odorat très subtil et sont fort prudentes...

Le chasseur lance alors en l'air sa casquette ou son casque, en même temps qu'il donne un grand coup de sifflet. La curiosité l'emporte sur la sagesse (on ne peut avoir toutes les qualités), et les antilopes s'arrêtent pour voir ce qui arrive.

Le chasseur alors a tout juste le temps de les ajuster et, s'il est bon tireur, d'en abattre une ou deux.

Une forêt dans une ville

Savez-vous quelle est la ville du monde qui compte le plus grand nombre d'arbres dans ses rues, ses avenues, ses parcs ?

C'est la capitale fédérale de l'Australie : CAMBERA, où vivent douze mille habitants et où poussent six millions d'arbres, soit cinq cents arbres pour un habitant : toutes les maisons sont littéralement noyées dans la verdure. Comme il doit être agréable d'habiter à CAMBERA !...



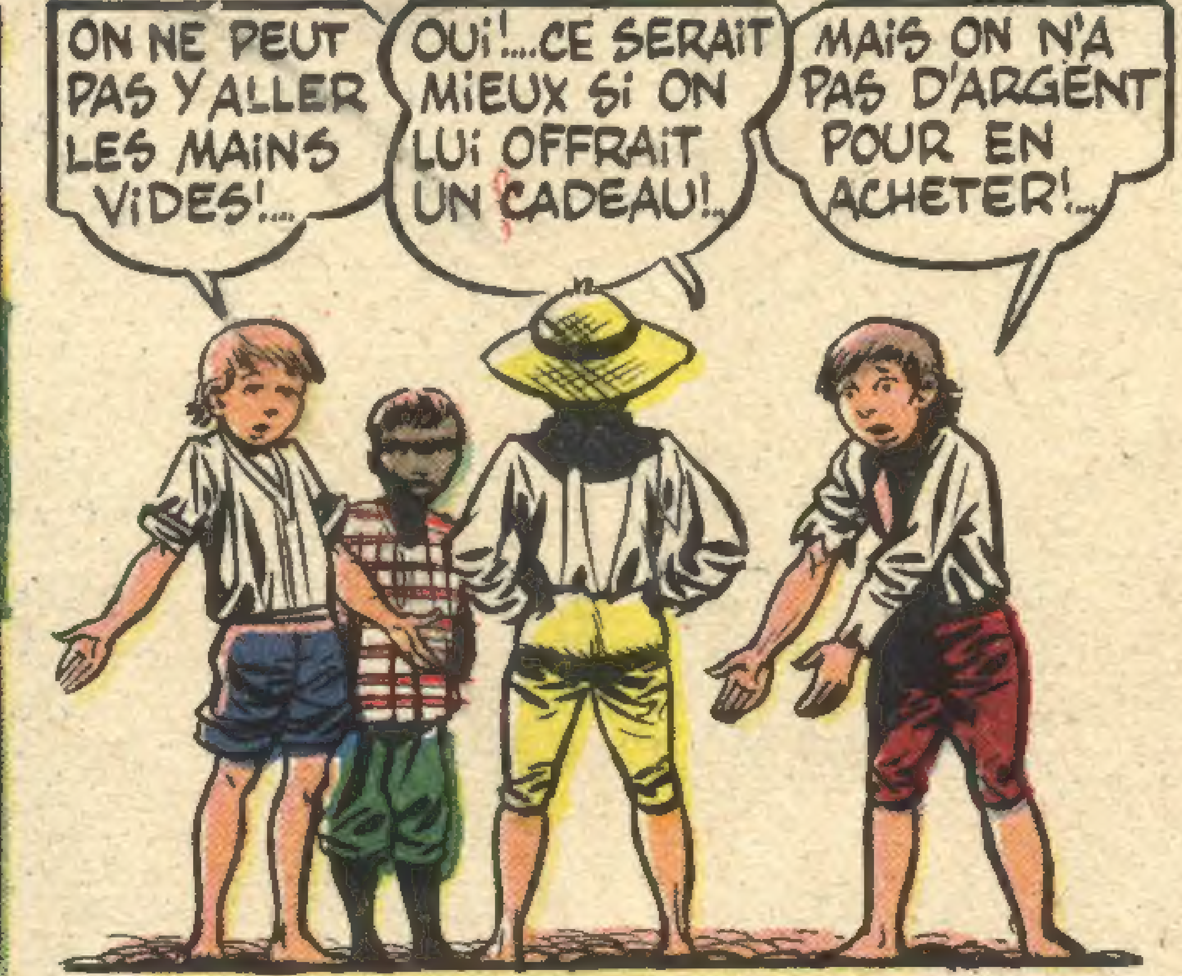




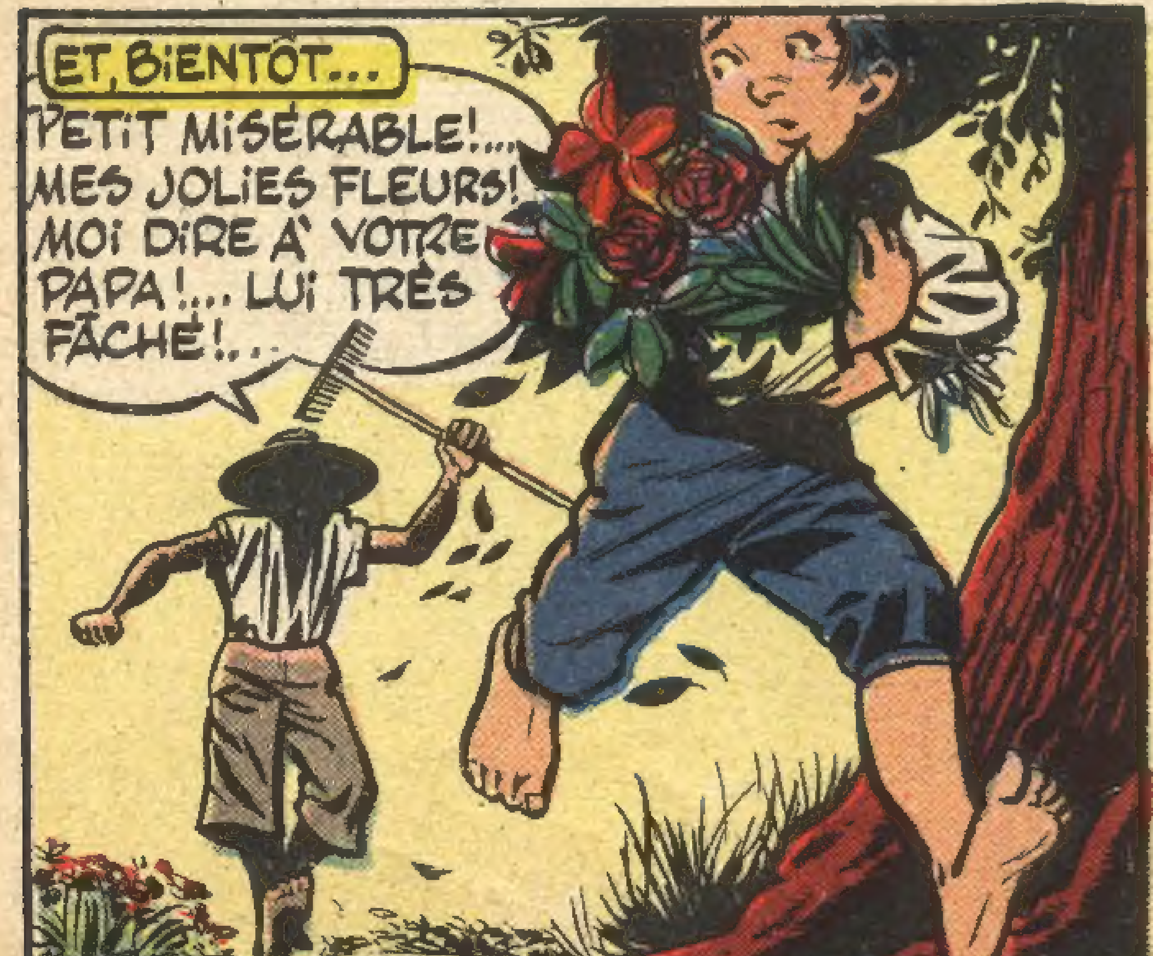
















Dir. Gérant : R. COLEY. — Imprimé en Belgique aux Editions J. DUPUIS, Fils & Cie, Marcinelle.